

# TREIZE ETOILES

N° 11 — 5<sup>e</sup> année

*Reflets du Valais*

Novembre 1955





*La station au soleil*

# VERBIER

*Les pistes à l'ombre*

1500 - 1800 m.

par le

## CHEMIN DE FER MARTIGNY-SEMBRANCHER-LE CHABLE

Service d'autocars Le Châble-Verbier

### Le télécabine de Médran (1526-2206 m.)

Débit 450 personnes à l'heure. Et le nouveau

### LE TELESKI DES RUINETTES (2200 A 2320 M.)

SKILIFTS à la station. Départ à 1500 m., arrivée à 1785 m. Longueur 920 m. en trois tronçons.

LE NOUVEAU TELESKI DE RANSOUS, 1600 à 1785 m. — Débit 400 personnes à l'heure.

### Télésiège de Savoleyres (Pierre-à-Voir)

(1591 à 2354 m.), débit 170 personnes à l'heure, et

### VOUS OUVRONT DES HORIZONS NOUVEAUX

PISTES DE SKI, nombreuses, dont 3 entretenues et balisées.

ECOLE SUISSE DE SKI. 10 professeurs.

PATINOIRE. 1500 m<sup>2</sup>.

HOTELS	Lits	Propriétaires	PENSIONS	Lits	Propriétaires
Sport'Hôtel . . . . .	70	A. Gay-des-Combes	des Touristes . . . . .	18	L. Vaudan
Rosa-Blanche . . . . .	60	Fellay-Howald	Rosalp . . . . .	15	R. Pierroz
Alpina . . . . .	50	Meillard Frères	Bellevue . . . . .	12	A. Luisier
de Verbier . . . . .	46	E. Fusay	Pierre-à-Voir . . . . .	12	Imboden
Mont-Fort . . . . .	45	Genoud et Morend	Besson . . . . .	12	Besson Frères
Grand Combin . . . . .	40	E. Bessard	Catogne . . . . .	12	A. Corthay
L'Auberge . . . . .	40	R.-A. Nantermod	Farinet . . . . .	10	G. Meillard
Poste . . . . .	35	A. Oreiller			
Central . . . . .	30	F. Guanziroli	HOMES (Pensionnats)		
Restaurant du Télésiège 2200 m.		A. et H. Michellod	Clarmont . . . . .	20	L. Vuille
			Pathiers . . . . .	12	J. Besse
			La Bretonnière . . . . .	12	R. Balland
			Les Ormeaux . . . . .	7	Mlle Borgeaud

### PLUS DE 100 CHALETS LOCATIFS

Bars - Tea-rooms - Epicerie - Boulangeries - Laiteries - Primeurs - Coiffeur - Cordonnerie - Bazar  
Location de skis - Médecin

Renseignements complémentaires par le Bureau officiel de renseignements, tél. 026 / 7 12 50 ou 026 / 7 13 45



Photo O. Darbellay, Martigny

*Au-dessus  
de la brume  
et du brouillard*

# LA CREUSAZ

s / Les Marécottes-Salvan (1800 m.)

*Panorama sans égal  
du Mont-Blanc  
à l'Eggishorn*

*par le*

## chemin de fer Martigny-Châtelard-Chamonix

*ou par la*

pittoresque route à autos Martigny-Salvan-Les Marécottes, qui aboutit à la station inférieure du

### *Télesiège de la Creusaz* (1100-1800 m.)

Des billets spéciaux à prix réduit, pour la gare des Marécottes, sont délivrés par les gares C.F.F. de Genève, Lausanne, Vevey, Montreux, Martigny.

Les magnifiques champs de ski de la Creusaz sont accessibles par le

### *Télési de Golettaz* (1800-2300 m.)

qui prolonge le télesiège et ouvre aux skieurs des pistes idéales dans le vaste amphithéâtre dominé par le Luisin (2788 m.), le Perron (2636 m.) et le Tsarvo (2635 m.).

Deux pistes de descente relient la Creusaz aux Marécottes et à Salvan. Ecole suisse de ski.

### *Un grand restaurant*

est ouvert à la Creusaz depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1954. Le touriste, comme le gourmet, y trouvent à des prix très modérés, au bar et à la salle, un choix de spécialités.

#### HOTELS ET PENSIONS DANS LES STATIONS DE LA VALLEE :

SALVAN	Hôtel	Bellevue
	—	des Gorges du Triège
	—	de l'Union
	Pension	du Luisin
	Pension d'enf.	Gai-Matin
	—	Les Hirondelles
	—	Le Moulin
	—	Mon Plaisir

LES MARECOTTES	
Hôtel	Belmont
—	Jolimont
—	des Marécottes
Pension	de l'Avenir
—	du Mont-Blanc

A la station : patinoire, téléski d'exercice.

LES GRANGES	
Hôtel	Gay-Balmaz
Pension	Mon Séjour

**BIOLEY**  
Pension Le Chalet

**NOMBREUX CHALETS LOCATIFS**

Renseignements et prospectus par les Sociétés de développement de Salvan et des Marécottes.  
Pour le télesiège de la Creusaz : tél. 026/6 57 77 ou 6 58 66 et 6 59 36. Pour le restaurant de la Creusaz : tél. 026/6 57 78.





# Montana

V E R M A L A

1500 - 1700 m.

Accès facile à une demi-heure de Sierre (ligne du Simplon), par les services de la

## COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER ET D'AUTOBUS S. M. C.

### *Pour des vacances*

dans un cadre merveilleux, Montana, rêve des skieurs, est la station la plus ensoleillée de Suisse. Vue magnifique — Skilift — Téléférique — Ecole suisse de ski — Nombreuses pistes — Bars — Dancings  
Patinoire de 4000 m<sup>2</sup>

HOTELS	Lits	Propriétaires	PENSIONS	Lits	Propriétaires
Victoria . . . . .	80	J. Seeberger	La Prairie . . . . .	14	Madame S. Soldati
Grand Hôtel du Parc . . . . .	70	Fr. Bonvin	Gentiana . . . . .	13	Mme M. Gertsch
Saint-Georges et des Alpes . . . . .	40	W. Fischer-Lauber	Les Asters . . . . .	12	Alfred Rey
Jeanne d'Arc . . . . .	30	A. Herreng-Meyer	Chantecler . . . . .	12	M. Guenat
Chalet du Lac . . . . .	23	P. Fischer	La Clairière . . . . .	12	Joseph Tapparel
Beau-Soleil et Vignettes . . . . .	20	E. Glettig-Mounir	Monte Sano . . . . .	12	C. Cottini
Bellavista . . . . .	20	R. Bonvin-Troillet	Weisshorn . . . . .	12	Mlle H. Benetti
Clovelly . . . . .	20	P. Ferrand	Pension Poste, Bluche . . . . .	10	R. Clivaz
Mirabeau . . . . .	20	Henri Perrin	de la Gare Bluche . . . . .	8	Mme I. Berclaz
Primavera . . . . .	16	E. Mégevand	Solalp . . . . .	5	Mme Sambuc
Regina . . . . .	16	Auguste Perrin	Farinet-Bar . . . . .	—	M. Barras
Mont-Paisible . . . . .	15	E. Berclaz			

Tous renseignements par l'Office du Tourisme de Montana, téléphone 027 / 5 21 79





8 heures de soleil

# MORGINS

Neige jusqu'en avril

1400 - 2200 m.

par **Aigle** (ligne du Simplon) - **Monthey - Morgins**

Service d'autobus tout l'hiver : Monthey-Morgins

*Télésiège - siège du Corbeau*

Centre de ski réputé. A 75 km. de Genève et 71 km. de Lausanne. 30 différentes excursions à ski. Cinq pistes balisées. Ecole suisse de ski. Patinoire, hockey. Luge. Cabanes de Savolaire (CAS) et Chermeux (ESS)

HOTELS	Lits	Propriétaires
Grand Hôtel . . . . .	120	Société du Grand Hôtel
Hôtel Victoria . . . . .	60	P. Meyer
Hôtel-Pension Beau-Site . . . . .	30	Famille Diserens
Hôtel Bellevue . . . . . (tous av. eau courante)	30	Hoirie Fernand Donnet

## HOMES ET INSTITUTS

de la Forêt . . . . .	100	OSE suisse
Notre-Dame . . . . .	40	Paroisse N.-D. Genève
Les Sapins . . . . .	40	Colonie apprentis Genève
Inst. tut de la Source . . . . .	20	P. Vogel, professeur

**Plus de 350 lits dans appartements et chalets locatifs**

PENSIONS	Lits	Propriétaires
Pension de Morgins . . . . .	22	G. Monnay
Pension des Sports . . . . .	12	Pauchon-Luy
Restaurant du Géant . . . . .		M <sup>me</sup> Boraley

## *Morgins*

*is one of the most beautiful skiing grounds of french Switzerland. The maximum of sunshine, powdersnow, ideal ski-slopes, :kating-rink, guaranteeing you sunny holidays.*

*Tea-rooms, bazars, boulangeries, épicerie, primeurs, laiterie, coiffeur, blanchisserie*

Bureau officiel de renseignements, tél. 025 / 4 31 42  
Direction autobus AOMC, Aigle, tél. 025 / 2 23 15



SYMBOLE DE QUALITÉ

ORSAT



L'ambassadeur des vins du Valais



# TREIZE ETOILES

*Reflets du Valais*

Novembre 1955 — N° 11

Paraît le 10 de chaque mois

## REDACTEUR EN CHEF

M<sup>e</sup> Edmond Gay, Lausanne  
Av. Juste-Olivier 9

## ADMINISTRATION ET IMPRESSION

Imprimerie Pillet, Martigny

## REGIE DES ANNONCES

Imprimerie Pillet, Martigny  
tél. 026 / 6 10 52

## ABONNEMENTS

Suisse : Fr. 10,- ; étranger : Fr. 15,-

Le numéro : Fr. 1,-

Compte de chèques II c 4320, Sion

## SOMMAIRE

### Souvenir

Les vignes de novembre  
Une assiette de viande séchée  
Treize Etoiles au ciel d'octobre

Un graveur anniviaré :

André Pont, guide

Rêver sa vie

Le poète,  
le vieux violon et les ciseaux

Le souvenir de Javelle

Un portrait de Sion

Un artiste valaisan ignoré

Un mois de sports

Treize Etoiles en famille

Testament d'un poète

Mots croisés

O, ma chère maison !

Aspects de la vie économique

# SOUVENIR

*En ce jour de Toussaint, maussade et froid, je me recueille à ma manière.*

*A ma table de travail, plus exactement, puisqu'ici, ce n'est pas fête chômée.*

*En me rendant à mon bureau, tout à l'heure, à Saint-François, j'ai croisé des Valaisans qui flânaient dans la grisaille de cet hiver précoce, surgi avec à-propos d'un ciel bas et triste.*

*Point n'était besoin cependant de cette rencontre pour m'abandonner au souvenir.*

*Souvenir de nos morts, que chacun aura honorés aujourd'hui, car nous savons en garder la pieuse mémoire.*

*Mais est-il vraiment indispensable de rompre avec la vie pour figurer au nombre des disparus ?*

*Je ne le pense pas.*

*Combien sont-ils, en effet, tous ceux dont l'image s'est estompée, effacée par la simple absence !*

*Vieux amis d'enfance qui se sont disséminés.*

*Bons camarades d'autrefois que les nécessités de l'existence ont séparés depuis longtemps.*

*Amis d'hier aussi, qui ont quitté la terre natale ; ou ceux encore qui, y étant demeurés, ont perdu la trace des autres.*

*Et puis, surtout, je songe à ceux qui restent, mais que les vicissitudes ont fait oublier.*

*Ne sont-ils pas tous bien vivants ?*

*Et pourtant...*

*Pourtant, ils ont droit aussi à nos pensées. Et qui sait s'ils n'appellent pas un peu de ce recueillement qui suffit à nos seuls cœurs.*

*Car après tout, c'est bien ainsi qu'on donne son vrai sens au culte du souvenir.*



*Ciay*

Couverture :

Les dernières brantées (Photo Couchepin, Sion)



# LES VIGNES DE NOVEMBRE

par A. Matier

*Le vigneron n'est plus dans sa vigne...  
Le vent de la Toussaint a refroidi les pierres des murailles  
Et la rosée froide s'est abattue sur les larges feuilles  
Et même sur les herbes sèches.*

*Le vigneron est dans sa cave  
Et dans les ténèbres du tonneau*

*Le vin continue son rêve de soleil.  
Où est-elle sa vigne ?*

*Là-haut perdues sur le coteau  
Ce sont les vignes sans limites  
Les vignes dépouillées de leurs pampres  
Les vignes explorées de novembre.*

*Elles ont tout donné les bonnes vignes  
Tout le nectar puisé par leurs racines  
Elles ont extrait le suc âcre de la terre  
Pour l'épanouir à la douce lumière du jour  
Dans les petites grappes naissantes de juillet.*

*A l'heure de midi  
A l'ombre lumineuse  
De leurs feuilles assoupies  
Les raisins ont mûri.*

*Oui, elles ont tout donné les vignes  
Les raisins lourds de sucre  
Sur lesquels s'est appesantie  
La lumière du soleil  
La rosée de septembre.  
Tout donné :  
Le courage et l'espoir  
Le printemps et l'été  
Et la magnificence utile de l'automne*

*Ce que l'homme n'a pu saisir  
Pendant les journées lumineuses de l'été  
La vigne, elle, en toute simplicité  
Le lui offre en présents.*

*La main avide de l'homme a passé  
Une main rude, sans tendresse  
A saisi la grappe  
Ecartelé les ceps  
Meutri les feuilles.*

*Après cette violence  
Les vignes là-haut  
Sont restées sans défense  
Sur leur sol piétiné.*

*Les vents d'automne sont sortis de leur gîte  
Il n'y a plus de limites  
Pour les vents d'automne humides et froids  
Il n'y a plus de limites*



*Pour les passereaux attardés  
Auprès de quelques grappes oubliées.  
Il n'y a plus de limites  
Pour les croassements des oiseaux d'hiver  
Qui ont quitté leurs abîmes  
Et tournoient au-dessus des vignes.  
Il n'y a plus de limites  
Pour les lièvres aux abois.*

*Il y a le grand vignoble roux  
Griffé de murs, martelé d'échalas  
Il y a les feuilles qui se couvrent d'épaisses couleurs  
Si lourdes, si détachées  
Elles ne supportent plus le poids du soleil  
Car on les entend tomber ici et là  
Lorsque les rayons des aurores tardives  
Se glissent furtivement sous les feuilles.*

*Et je suis là parmi les vignes  
Seul comme l'eau du ruisseau.*

*Vigne ! où est votre vin ?  
Il fermente, il bouillonne  
Il commet sa première violence  
La passion de la terre est en lui.*

*J'en boirai de ton vin  
Les jours de fête, les dimanches  
Les jours quotidiens  
Et j'entendrai les carillons de novembre  
S'échapper de la tour grise et bleue  
Comme les hirondelles du printemps.*

# Une assiette de viande séchée

Une assiette de viande séchée est une œuvre d'art où l'œil trouve sa joie avant le goût. Du rouge profond de ces roses qu'on appelle roses noires, c'est une fleur aux larges pétales délicatement roulés. Les cornichons vernissés, les petits oignons tout bêtes sont posés çà et là, comme des scarabées, pour la seule harmonie des teintes. Quand on élève à la lumière une de ces tranches fines comme la soie, elle devient couleur de rubis, plus clair au centre, un peu foncé sur les bords, cernée d'un trait ambré.

Comme le vin, la viande séchée doit avoir, outre couleur et consistance, la saveur et le parfum. Comme le vin, il lui faut subir un long et patient mûrissage pour atteindre sa perfection. Les longs morceaux sont découpés soigneusement, selon les lois de la dissection animale, pour que le muscle reste intact. Les plus gros atteignent douze kilos, la plupart ne dépassent pas huit livres. Quelques jours de saloir avec les herbes qu'il faut, puis c'est le séchage.

Dans une vieille maison du Vieux Sion, une tourelle carrée abrite trois ou quatre petites chambres superposées. Blanchies à la chaux, trois des parois sont percées d'une lucarne tendue de fin treilli métallique, la quatrième étant presque tout entière occupée par la porte massive à l'énorme serrure. Le vent y est chez lui et le soleil aussi. Vienne la pluie ou le brouillard, le boucher aveugle hermétiquement les ouvertures, ou redescend sa viande à l'abri. Chaque jour il monte la contrôler et fait impitoyablement la chasse à la moindre mouche, qui suffirait à empoisonner de larves toute la provision. Le gel aussi est à craindre, qui meurtrit la viande et la troue.

Quartiers de bœuf, bandes de lard pendent en rangs, accrochés à des bâtons. Mais le spectacle n'a rien d'horrible ou de sanguinolant. Plus que dans une réserve à viande, on se croirait dans quelque cellier où des grappes attendraient d'ensoleiller les desserts de décembre. Les meilleurs mois pour préparer la viande sont du reste ceux d'hiver. De décembre au début d'avril, tout en perdant peu à peu la moitié de son poids, elle prend cette fermeté élastique, cette saveur racée et cet arôme qu'aucun traitement mécanique ne pourrait jamais lui donner et qui en font la friandise par excellence des goûters valaisans.

D'étage en étage, en montant la tourelle, la vue s'élargit sur les toits gris de la ville. On découvre entre les maisons des jardins insoupçonnés, des balcons drapés de vigne grimpante, des courettes qui gar-

dent prisonnier un rayon de soleil. Au sommet, le dernier séchoir est précédé d'un minuscule balcon. Observatoire, tour de madame Malborough ou de la femme de Barbe-Bleue, quelles chevauchées a-t-il vu passer le long du Rhône?... Il ne surveille maintenant plus que le passage fracassant des trains qui s'en vont, de nuit et de jour, à travers les vergers et les vignes, vers Paris ou vers Istamboul.

*Ma Thérèse*

Vieille ruelle à Sion (Photo Perrochet, Lausanne)





# « TREIZE ETOILES » au ciel d'octobre...

*et au service des archivistés !*

## Le « 55 » se prépare...

Les vendanges se sont terminées en apothéose. C'est, en effet, sous un ciel prodigue de cette belle lumière automnale que les derniers pampres ont quitté les treilles et se sont fondus au pressoir en flots de miel.

En ce moment s'élabore le « nouveau ». Les caves en débordent et la forte odeur des fermentations envahit rues et ruelles des centres vinicoles.

Le « 55 » sera-t-il un millésime de qualité ? Les connaisseurs l'anobliront-ils ? C'est ce qu'un tout proche avenir nous apprendra. Laissons l'enfant prendre un peu d'âge. Il pourrait bien nous étonner !

## Assistance publique et subventionnement aux établissements hospitaliers

Le dimanche 9 octobre est à marquer d'une pierre blanche dans les annales législatives de notre canton.

Le corps électoral devait se prononcer, ce jour-là, sur une nouvelle loi sur l'assistance publique destinée à remplacer des dispositions devenues désuètes, d'une application difficile et frisant parfois l'arbitraire, par une législation en rapport avec les normes généralement admises aujourd'hui. C'est par 7840 voix contre 604 que cette nouvelle loi a été acceptée.

Le deuxième objet soumis au verdict populaire concernait le subventionnement par l'Etat des hôpitaux, infirmiers de district, cliniques, etc. Le décret s'y rapportant a été accepté par 7191 voix contre 1005.

Une seule ombre au tableau : l'extraordinaire proportion d'abstentionnistes (quel vilain mot !). C'est, en effet, à peine le cinquième du corps électoral qui a daigné se « déranger » pour donner son appréciation sur des matières d'une importance reconnue. Où va-t-on ?

## Ceux qui nous quittent

Il y a peu de temps décédait M. Arthur Beeger, maître imprimeur à Sion. Et voici que mardi 25 octobre, l'honorable corporation des maîtres imprimeurs était frappée par un nouveau deuil : M. Ernest Schöchli, maître imprimeur à Sierre, décédait dans sa septante-neuvième année, à la suite d'une délicate opération.

Rarement vie fut aussi bien remplie que celle du vénéré défunt. Il prit contact de très bonne heure avec les dures réalités de l'existence. Orphelin, il dut se frayer lui-même un chemin à travers les nombreux obstacles qui s'y dressaient. A force de ténacité et de persévérance, il parvint à se créer une enviable situation et fonda la « Feuille commerciale » qui devint, dès 1924, le « Journal de Sierre ». Il imprima en son temps le « Courrier de Sierre » aujourd'hui disparu, puis, dès sa fondation il y a quarante-quatre ans, le « Messager évangélique », organe officiel des communautés protestantes du Valais. Il éditait depuis deux ans « Allô, Chippis ! », périodique destiné au personnel de l'Aluminium.

Une vie de labeur intense, une grande probité professionnelle, un intérêt soutenu pour tout ce qui touchait sa cité d'adoption, voilà ce qui a caractérisé l'existence de M. Ernest Schöchli. Il avait été nommé en 1951 membre d'honneur de la Société suisse des maîtres imprimeurs.

Aux membres de sa famille, en particulier à son fils et collaborateur, M. Walter Schöchli, président et animateur des « Compagnons des Arts », va l'expression de notre sympathie attristée.

## Les patoisants à Sierre

Le premier dimanche d'octobre a été marqué par la deuxième fête des patois du Valais romand. Et c'est la cité sierroise qui eut, cette fois encore, l'honneur de l'organiser sous la direction de MM. Conrad Curiger et Edouard Bagnoud.

Elle fut une réussite à tous points de vue puisque, à côté des Valaisans, elle réunit nos bons amis costumés de la vallée d'Aoste, qui furent aimablement reçus dès la veille par la Ville de Sion.

Au cours du service divin, célébré à proximité de la chapelle Saint-Ginier, à Villa, le R. P. Tharcisse Crettol, un enfant de Randogne, prononça une vibrante allocution en patois. La soirée fut consacrée à l'audition de nombreuses productions en patois des diverses régions du Valais romand et de la vallée d'Aoste, si près de nous par le langage et par le cœur.

Les liens d'amitié tissés en cette journée patoisante vont se concrétiser, l'an prochain, par une visite des amis du vieux parler au pays valdôtain. Puisse cette rencontre donner un regain de vitalité au patois menacé d'une lente mais quasi inexorable disparition !

## Le jubilé de « Provins »

Les Caves coopératives, réunies sous la désignation évocatrice de « Provins », ont fêté le dimanche 16 octobre le vingt-cinquième anniversaire de leur fondation. Ce fut l'occasion d'un rassemblement en ville de Sion de plus de deux mille coopérateurs accourus de toutes les régions viticoles du canton, accompagnés d'une demi-douzaine de fanfares.

Le banquet officiel fut servi à l'Hôtel de la Planta. M. le préfet Maurice de Torrenté, du Conseil de Provins, y prit la parole. Après le cortège, M. le conseiller aux Etats Maurice Troillet, proclamé « Premier vigneron du Valais », fit l'historique de la fondation des Caves coopératives, dont il est le président avisé. Au cours de l'agape qui suivit dans les locaux des Caves elles-mêmes, on applaudit les discours de MM. Joseph Michaud, directeur de Provins, Jaeggi, directeur de l'Union suisse des paysans, Lampert, conseiller d'Etat, Landis, directeur de la Division fédérale de l'agriculture, Ed. Roten, député.

La « Chanson du Rhône », sous la direction de Jean Dätwyler, régala le nombreux auditoire de ses toujours si goûtées productions.

## Le Prix Schiller à un Sierrois

L'écrivain et philosophe autrichien, M. Rudolf Kassner, vient de se voir attribuer le Prix Schiller fondé par le Gouvernement du Land de Baden-Wurtemberg à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la mort du grand poète allemand, et décerné pour la première fois.

C'est un grand honneur pour Sierre, où réside depuis de nombreuses années M. Kassner qui a fêté, voici deux ans, son quatre-vingtième anniversaire. Un délégué du ministre de l'éducation de Stuttgart est venu apporter au maître l'annonce officielle de cette haute distinction.

Cette consécration d'un beau talent s'ajoute aux nombreux témoignages d'admiration que notre hôte distingué s'est vu décerner déjà, comme celui de docteur honoris causa de l'Université de Zurich.

« Treize Etoiles » se fait un devoir et un plaisir de féliciter M. Kassner et de lui présenter l'expression de ses respectueux hommages.

UN GRAVEUR ANNIVIARD

# André Pont

GUIDE



Du haut du village de Saint-Luc part un vieux chemin bordé de seigles. Un peu plus bas une petite route carrossable veut aller plus vite que lui. C'est l'histoire du lièvre et de la tortue. Ils vont au même endroit, le vieux chemin et la petite route neuve toute pimpante dans sa robe d'été. Lequel des deux arrivera le premier ? Elle sans doute. Non, le chemin, parce que lui, aucune voiture ne le dérange. Leur but ? Le Prilet, vallon fait de pâturages et de forêts où bondit un torrent tantôt espiègle, tantôt grondeur.

C'est là qu'André Pont, lorsqu'il était enfant, menait paître le troupeau de ses parents. Et, comme tous les enfants, il faisait des rêves, des rêves de grande personne. Il rêvait d'un chalet qu'il ornementerait de sculptures et dont il ferait lui-même le mobilier. Le Prilet avait la réputation d'être hanté par les revenants, mais ces dires, au lieu d'effrayer notre petit berger, ne le rendirent que plus fervent à l'égard de ce coin. Seul parmi les genevriers, il aimait à écouter les voix mystérieuses du vent qui l'associaient à son insu au grand rythme créateur. Il écoutait et il regardait, imaginant ensuite un univers différent, créé par sa vision intérieure. Sa pensée apprit donc à sculpter et à graver bien avant ses doigts.

Petit garçon est devenu grand... Le voici, quelques années plus tard, élève à l'Ecole normale de Sion, puis instituteur à Chandolin, puis soldat. Longs mois de mobilisation dans les troupes frontières de montagne. Il en profitera pour prendre ses diplômes de guide et d'instructeur de ski... Puis, un jour, le rêve du Prilet s'est réalisé. Au fond du vallon un chalet au bois noirci monte la garde. L'inscription gravée sur la poutre maîtresse en lettres gothiques nous révèle son histoire : « L'était un vieux chalet bâti aux mayens en 1708, descendu au village l'an du feu 1845, transporté au Prilet en 1944... et reconstruit plus beau qu'avant. » Comme dans la chanson de Bovet, il a des murs blancs, un toit de bardeaux, devant la porte, un jeune bouleau. Il y a aussi des framboisiers et partout des abeilles qui butinent pour remplir les ruches de miel. Les feuilles du bouleau susurrent sans relâche leur refrain de bon accueil. N'est-ce pas un plaisir d'aller s'asseoir un instant dans la petite auberge au plafond bas ? On y mange de la viande séchée arrosée de fendant et de délicieux bricelets dont seule Mme Pont détient le secret.

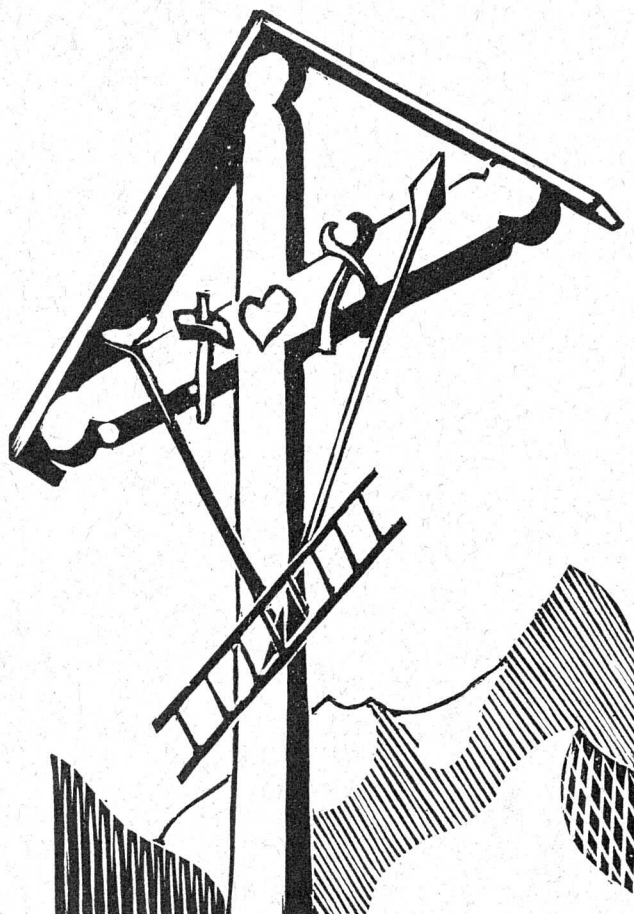
C'est au moment de la construction du chalet qu'André Pont s'est attaqué à la sculpture. Les tables et les chaises du restaurant, de même que les boiseries, sont ses premiers essais. Le poêle également, on l'imagine les soirs d'hiver ronronner doucement tandis que passent sur la neige les mille présences de la nuit.

Cette tentative s'est révélée si heureuse que plusieurs personnes, par la suite, confièrent à l'artiste des travaux de ce genre. Actuellement, il livre des objets dans toutes les grandes villes de Suisse : plats et assiet-

tes sculptés de têtes d'animaux ou de personnages, armoiries, etc. Il exécute ces commandes au cours de l'hiver, à Sierre, durant les quelques heures de loisir que lui laisse sa carrière d'instituteur.

Près du chalet s'élève un petit oratoire en bas-relief de Notre-Dame de la Route, copie d'une médaille qu'il portait lors d'une ascension au Weisshorn, ascension qui faillit finir tragiquement. Pour ma part, je préfère André Pont dans ses propres créations. Si le souci de copier juste aiguise le sens de l'exactitude, il bride fatalement l'artiste dans un genre qui n'est pas toujours le sien. Mais ce souci-là va de pair avec une sorte de manque de confiance en soi qui ne peut qu'étouffer toute audace et maintenir l'art dans des formes assez conventionnelles. Il me semble que sous cette peur qu'il a de ne pas faire bien, ce Valaisan au regard de grands espaces cache une violence qui, s'il la laissait éclater dans son art, lui ferait faire, sinon des merveilles, des œuvres n'appartenant qu'à lui seul.

La gravure, par contre, qu'il pratique depuis deux ans seulement, permet déjà d'espérer beaucoup. On le sent ici plus maître de lui, plus personnel. Je pense à ce hibou dont la simplicité des traits crée un rythme palpitant de vie. Regardez ses yeux... des asters de haute montagne. Cette combinaison, sans doute involontaire, témoigne d'une mystique innée qui pourrait

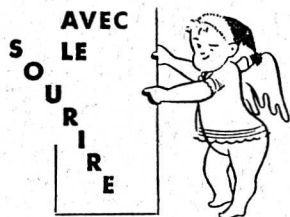


conduire l'artiste très loin s'il continuait de se laisser guider par elle. Et que dire de ces soldanelles échevelées, petits lutins du vent qui, libérés de la neige, dansent le printemps en se moquant de lui ? Car elles se moquent de tout le monde, les soldanelles, elles se croient reines de l'univers. Leur psychologie est exprimée avec un humour et une grâce tels qu'on a soudain l'impression de les entendre nous parler.

Le burin d'André Pont semble être fait avant tout pour les contacts directs avec la nature à l'état brut. Ses animaux et ses plantes sont bien supérieurs à ses maisons ou autres compositions de ce genre. Il excelle dans les courbes à travers lesquelles, magicien subtil, il fait passer le souffle ininterrompu de la montagne.

*T. Richet*





# RÊVER SA VIE...

Avez-vous remarqué que les héros d'une tragédie ou d'une comédie, au théâtre, ont beaucoup de temps à perdre ?

Il est rare, en effet, que l'auteur nous les présente en plein travail,

On le comprend, d'ailleurs, car s'il nous montrait un boucher en train de débiter de la viande durant une heure ou un marchand vendant des tapis, les spectateurs furieux réclameraient le remboursement des billets.

Eh bien ! dans la vie, il y a des quantités de gens qui nous prennent à témoin de leurs faits et gestes, complètement dépourvus d'intérêt, et nous n'avons même pas le recours d'abandonner notre place à une dame.

Il faut écouter, jusqu'au bout, leurs confidences.

Or, la scène ne dure pas quelques minutes, comme dans une salle de spectacles, elle se prolonge durant des mois ou des années.

Comment ne pas s'ennuyer ?

Alors qu'au théâtre on ne retient que les morceaux essentiels d'une existence — une crise à son point culminant, le dénouement d'un conflit psychologique ou l'enchaînement de situations cocasses ou dramatiques — on ne nous offre, au cours des jours, que des banalités tuantes.

Et les acteurs sont généralement mauvais !

..

Si je comprends fort bien qu'un homme abattu par le chagrin, travaillé par un problème ou éperdu de bonheur se confie à un ami qui, par définition est plutôt bon public, en revanche, il me paraît prétentieux de demander à la société de se passionner pour son cas.

Quand il se donne en représentation, il va fatalement au devant d'un four, à moins de tenir dans ce monde un rôle de vedette et d'attacher à son sort celui du globe.

Ainsi Adolphe Hitler, Benedetto Mussolini et, plus près de nous, la princesse Margaret !

Quant cette charmante enfant accepte un rendez-vous d'amour, cent chroniqueurs, cachés dans les taillis, vont annoncer la nouvelle aux jeunes filles de la terre entière.

Elles peuvent faire ainsi l'économie d'un roman de Nelly.

Mais toutes les Sophie et tous les Jules de la planète auraient tort d'imaginer que leur roman si semblable à celui-là galvanise les masses.

Elle les laisse, au contraire, absolument indifférentes.

C'est entendu, si vous souffrez d'un rhume ou si vous venez de rater une affaire, ou si Lili vous a quitté, rien n'a plus d'importance à vos yeux que cet événement.

Toutefois, avant d'épiloguer sur ce rhume, sur cette affaire ou sur Lili, assurez-vous que le sujet soit propre à passionner les foules.

Si c'est un autre qui le traitait, prendriez-vous plaisir ? De votre réponse doit dépendre votre attitude.

Quoi qu'il en soit, je vous recommanderais néanmoins, si vous tenez vraiment à vous raconter, de resserrer le thème et d'opérer des coupures dans le texte.

On est toujours trop long dans ses explications.

Rappelez-vous qu'au théâtre les scènes d'exposition sont les moins intéressantes et, par conséquent, veillez à ne pas

infliger à vos interlocuteurs précisément ces scènes-là à l'exclusion des autres.

Vous les embêteriez.

Pour en revenir à Lili qui paraît vous tenir à cœur, j'admetts que vous n'aviez — oh ! très brièvement — le sentiment qui vous liait l'un à l'autre et de motif de votre rupture.

Inutile, cependant, d'y consacrer plus de trente minutes.

Un bon acte.

Ensuite il s'agit de capter l'attention de l'auditeur par des rebondissements, afin qu'il ne s'endorme pas :

Je vais lui raconter quelque chose, à Lili !

Très bon ça, car on passe enfin à l'action au lieu de tourner en rond dans des développements connus.

Alors, allez-y carrément et priez votre public de vous suivre auprès de l'infidèle.

A vous la grande scène, à elle la réplique.

Mettez-y du feu, de l'emportement, de la passion, afin que cette confrontation vaille le déplacement.

..

L'erreur que commettent la plupart des gens qui prétendent nous intéresser à leur vie, c'est qu'ils adoptent le style narratif, fort ennuyeux à la longue, au lieu de nous plonger dans le drame ou la comédie.

S'ils nous disaient : « Venez donc assister à la scène que ma femme se propose de me faire » ou « à celle que je réserve à Lili », à la bonne heure ! Ils piqueraient notre curiosité et nous leur emboîterions volontiers le pas.

Mais non ! Ils font la scène et ils l'exposent ensuite.

Ce n'est plus de la vie, c'est de la conférence.

Notez que je m'arrête au thème intéressant alors que neuf fois sur dix celui qui retient leur attention est totalement dépourvu d'attrait.

Ils bavardent interminablement sur le prix d'un loyer, sur une maladie insignifiante ou sur une besogne dérisoire et ils nous fatiguent sans nous séduire.

S'ils rêvaient leur vie, cela n'arriverait pas, car ils taieraient les épisodes banaux pour nous entraîner avec eux vers de belles échappées.

Le travail, les repas, le sommeil, tous ces temps morts ils les passeraient sous silence et ils ne nous convieraient à les écouter qu'à l'instant où il y aurait un élément dramatique ou poétique à traiter comme au théâtre.

Rêver sa vie...

Ne pas permettre au réalisme abject de l'engluier, ne pas la laisser sombrer dans la médiocrité, la sauver des platitudes, et alors seulement y incorporer ses amis en acteurs, et non pas en critiques.

Voilà la sagesse des artistes.

Ai-je besoin d'ajouter qu'elle est de moins en moins fréquente ?...

André Marcel

# LE POÈTE

## *le vieux violon et les ciseaux*

Conte inédit de S. Corinna Bille

Un poète vivait paralysé, depuis des mois et des mois, dans une petite chambre. On lui avait saisi tout ce qu'il possédait, sauf son lit et deux objets hétéroclites dont le fise n'avait pas voulu. C'étaient un vieux violon désaccordé, au bois pourri, et une paire de ciseaux rouillés. Le poète les avait achetés à la foire aux puces, sans raison d'ailleurs, car il ne s'en servait jamais. Depuis, une bizarre affection le liait à ces deux choses.

Il ne pouvait même plus écrire. Pour se consoler, il disait tout bas des poèmes sans début ni fin. Par sa fenêtre, il apercevait un petit coin de ciel. Il en connaissait les changements de teintes les plus subtils, le gris-fer qui annonce la pluie, la lumière mauve qui recouvre, la nuit, toutes les grandes villes. Dans la forme des nuages, il découvrait le rythme du vent. La chute douce et verticale de la neige lui donnait la sensation de monter très haut, très haut, comme dans un ascenseur céleste. Mais il neigeait rarement.

Quand il était fatigué de dire des poèmes sur tout ce que lui suggérerait ce petit morceau de ciel cloué à sa vitre pour toujours, il regardait les murs de sa chambre. Ils étaient, eux aussi, très distrayants bien qu'aucune image n'y fût accrochée. La tapisserie n'avait ni fleurs ni dessins chinois, elle était simplement grise. Mais voilà, elle gardait les marques de tous les locataires ayant vécu dans cette chambre. Des doigts d'enfants l'avaient déchirée, les meubles l'avaient meurtrie et, à la place de chaque tableau disparu, la couleur grise était restée plus foncée. Tout cela se métamorphosait, au gré de l'imagination, en paysages, en figures qui bougeaient ou se figeaient suivant la manière dont le poète les regardait.

Mais il arriva un jour où il se lassa de toutes ces choses qui lui avaient donné, si longtemps, un peu de bonheur. Il rechercha dans ses souvenirs, il compulsa les vieux papiers de sa mémoire qui étaient secs et parfumés comme les pommes rainettes oubliées dans les gale-tas. Il ne leur découvrit plus aucun charme et devint profondément triste et découragé.

Une nuit, pendant qu'il dormait sans rêve — car les rêves aussi l'avaient quitté — le vieux violon et les ciseaux décidèrent de lui venir en aide. Ils causèrent longuement, l'un d'une voix un peu fausse, l'autre d'une voix un peu rouillée, mais tous les deux avec beaucoup de sagesse. Il faut dire qu'ils étaient vaguement sorciers, comme d'ailleurs tous les objets qui viennent du marché aux puces. L'aube apparut et ils se turent, car les objets ne parlent que la nuit.



Quand le poète se réveilla, les ciseaux se trouvaient sur sa couverture, comme par hasard. Il leur sourit et regarda non sans curiosité les incrustations de nacre qui les décoraient. Coupaient-ils encore ? Une idée lui vint. Il acheva de déchirer un lambeau de la tapisserie et fit jouer les lames dedans. Le poète ne pensait guère à ce qu'il faisait, mais il s'aperçut, à son grand étonnement, qu'il était en train de découper une série de petits personnages ayant chacun son caractère propre. Il y avait une marchande de légumes, un marin, un paysan, un clown, une ballerine, un faune et

même une douairière ! Le poète fut heureux. Il en découpa beaucoup d'autres encore avec tendresse. Son lit en était jonché.

Soudain, il crut entendre une légère plainte, et se retourna. Cela venait du vieux violon posé près de lui. Il supposa que le vent, entré par la fenêtre, avait réussi à faire vibrer les deux misérables cordes restées à son instrument. Il s'en réjouit et désira essayer lui-même. Comme il ne possédait point d'archer, il frôla simplement les cordes avec ses ongles. Quelle ne fût pas sa stupeur extasiée lorsque, au lieu des grincements qu'il attendait, une mélodie charmante emplît la chambre.

Au même instant, les petits personnages de papier se mirent tous debout et dansèrent un ballet plein de fantaisie et de grâce. Puis un nouveau, et encore un nouveau jamais semblable à l'autre. Ce qui donna au poète plus de joie qu'il n'en avait jamais éprouvé de sa vie. S'il était fatigué de danse et de musique, ses personnages lui jouaient des comédies et des drames.

Quand la brave vieille qui lui apportait à manger fut arrivée au cinquième étage, elle entendit d'abord des sons discordants qui firent frémir ses oreilles pourtant guère sensibles. Elle entra dans la chambre et vit le poète, assis sur son lit, le visage rayonnant de béatitude, les doigts griffant son violon, et ses draps couverts de petits morceaux de papier informes. Elle redescendit épouvantée et courut chez sa voisine.

— Le monsieur du cinquième est devenu fou ! cria-t-elle.

Il n'était pas fou. Il était heureux. C'est autre chose.

*S. Corinna Bille*

# Le souvenir de Javelle

Là-haut, près de Zinal, séjourna  
un précurseur méconnu de la radio-  
phonie et du film alpestre.

Plus on scrute les divers aspects de sa trop brève existence (1847-1883), plus on relit le texte si limpide, si lumineux même de ses récits et davantage on se rend compte de l'heureuse harmonie de la personnalité d'Emile Javelle, un des meilleurs amis du Valais.

A ses indéniables qualités, tant physiques que morales, viennent s'ajouter la richesse de sa pensée et la hauteur de sa philosophie. D'autre part, une ample moisson d'observations subtiles et pleines d'aperçus originaux, démontre la variété et l'ampleur d'un esprit scientifique sans cesse en éveil.

Heureux ceux qui ont apprécié la valeur de son enseignement de scrupuleux pédagogue (qui aimait et comprenait la jeunesse), bénéficié de sa compagnie enjouée au cours de randonnées alpestres. Enviables ceux qui ont écouté ses conseils — frappés au coin du bon sens d'un homme expérimenté — et savouré ses remarques pétillantes d'esprit malicieux.

Dans un ouvrage paru au soir de sa longue vie, Albert Gos — un autre fervent de l'alpe valaisanne — nous a rappelé, avec humour et bonheur, quelques épisodes de ses rencontres avec Javelle. Il nous a brossé, esquissés de main de maître, des aspects savoureux et en partie inédits ou insoupçonnés de cet homme de valeur. Il en a révélé les aptitudes particulières de gymnaste accompli, d'escrimeur redoutable, d'artiste aux vues claires et précises, sachant non seulement regarder mais encore voir juste et interpréter avec aisance.

Ces appréciations sincères nous ont permis de considérer Javelle sous un angle nouveau. Doué de facultés d'investigation peu communes, il se révèle aussi un précurseur dans des domaines variés. Une nouvelle preuve vient encore s'ajouter à tant d'autres. Elle ne manque pas de saveur, à près d'un siècle de distance.

On a dit avec raison : « Dans le domaine littéraire, il y a beaucoup trop de cuisiniers et pas assez de gourmets. »

En effet, un texte lu, la plupart du temps, par trop hâtivement — à la mode actuelle — ne livre qu'une partie fragmentaire et imparfaite de la « substantifique moëlle » qu'il contient, alors que l'auteur a peut-être sué sang et eau pour rendre sa prose compréhensible, sinon attrayante.

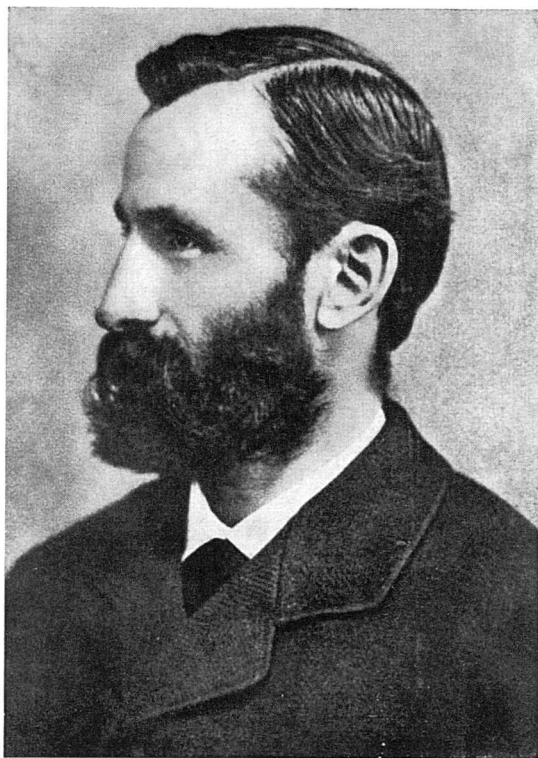
Les innombrables lecteurs qui, à notre époque, apprécient aussi bien que les générations précédentes, les « Souvenirs d'un alpiniste », ont passé sous silence jusqu'à ce jour — du moins à notre connaissance — un côté peu banal de leur auteur. Celui où il se montre, avec une géniale lucidité, un précurseur dans le domaine de la radiophonie. Dans son journal intime de vacances, intitulé : « Huit jours au val d'Anniviers », à la date du 18 juillet 1870, il dit entre autres :

« N'avez-vous jamais rêvé, à l'âge où vous lisiez les contes de Perrault et bien plus tard encore (je sais quel-  
qu'un qui fait ce rêve aujourd'hui), qu'une bienveillante fée vous donnait la faculté merveilleuse de vous rendre

charme de la lunette donne suite à mon rêve, en mettant à notre gré, sous nos yeux et comme dans un cadre, les objets lointains. »

° °

« Qui sait si un jour la science ne nous permettra pas d'en réaliser l'autre moitié en nous donnant la puissance d'isoler et de rapprocher, selon notre plaisir, les sons



Emile Javelle (1847-1883)

soudainement invisible, et de vous transporter ainsi dans tous les lieux où il plairait à votre fantaisie ? Le grand éloignés que nous ne pouvons entendre ? Et ce jour-là, que d'oreilles tendues, que d'excursions indiscrètes ! Pour la foule innombrable des fils d'Eve, quel intime bonheur ! »

Il voulait parler de la contre-partie de ce qu'il avait vu au moyen de sa lunette !

Ce que pressentait Javelle, exprimé en d'autres termes plus conformes à la technique moderne, ne veut-il pas dire : capter les sons dans un dispositif utile pour les isoler, puis les transmettre au loin par la voie des ondes ? Et ce visionnaire n'a-t-il pas prévu la foule incommensurable des « chers auditeurs sportifs ! » ou d'autres catégories d'amateurs de transmissions radiophoniques ?

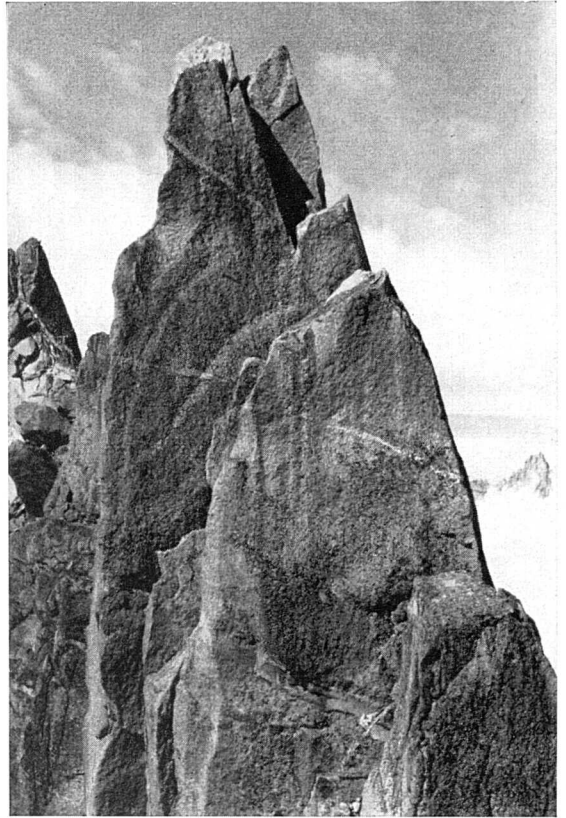
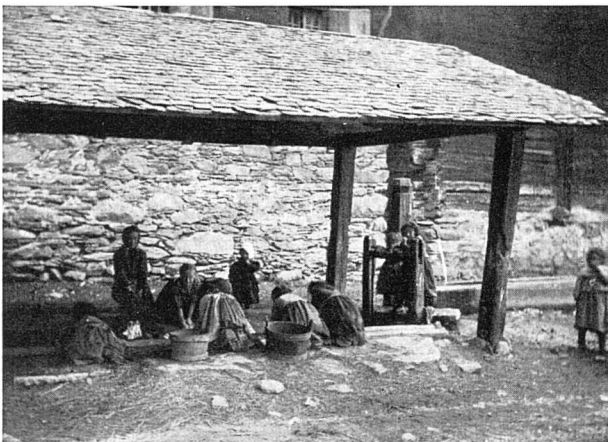


Et maintenant, pour bien saisir la pensée de Javelle et la situer dans le cadre idoine, capable de faire naître de telles réflexions, poursuivons notre lecture. Il ne s'agit que de quelques lignes. Vous apprécierez certainement à sa juste valeur la perfection de ce court métrage d'un film alpestre de tout premier ordre. Les multiples détails du paysage, la couleur sobre, l'atmosphère des lieux, les diverses attitudes du pâtre, ses mouvements ainsi que ceux de son troupeau de moutons, la fluctuation incessante des nuages sont non seulement décrits, mais filmés et non pas par un apprenti !

« Tout cela m'est venu à la pensée à propos d'une découverte que je fis tout à coup dans le champ de ma lunette, lorsqu'ayant dépassé les rhododendrons, j'en étais à explorer les derniers pâturages près de l'alpe de l'Allée, déjà bien haut et près des neiges. Un pâtre solitaire gardait une centaine de moutons ; il m'était si rapproché que je ne perdais aucun de ses mouvements. J'observais tout à mon aise et longtemps cet être qui se croyait vraiment seul. Il était immobile, debout sur un rocher, drapé dans un long manteau brun, appuyé sur un bâton et dominant ses bêtes qui broutaient le gazon d'alentour. Bientôt, il marcha, et avec lui tout le troupeau se déplaça lentement. Ils allaient en travers de la pente, les bêtes s'arrêtant parfois pour tondre le meilleur du gazon. Le gros de la troupe avançait, docile, à petits pas, mais quelques folles têtes voulaient à toute force chercher fortune sur les étroites corniches, tout au bord des abîmes, qu'elles flairaient d'un air hébété et curieux... Le pâtre alors les rappelait, et le plus souvent les détournait en lançant des pierres avec sa fronde ; puis il reprenait sa marche lente, mesurée au pas monotone de son troupeau. Cependant, la pluie commençait. Il se dirigea, se hâtant à peine, vers un roc où il savait trouver un abri ; il s'y arrêta, ramena autour de lui son manteau, et se tint immobile, toujours appuyé sur son bâton et parfois tournant lentement la tête, regardant tomber la pluie. Les nuages s'abaissèrent peu à peu et ce morne tableau s'évanouit comme une vision dans le voile gris du brouillard.

Quelle vie lente, insouciance et perdue dans le silence des hauts vallons, sous le ciel austère de la montagne ! Auprès de nos existences si fiévreuses, si pressées, si remplies de mouvement et de pensées, quelle destinée !... »

Le lavoir de Salvan, photographie prise par Javelle lui-même



L'Aiguille-Javelle (Aiguilles Dorées), dans le massif du Trient

Il est opportun de constater que chacun de ces extraits se termine par une conclusion dans laquelle une souriante philosophie reprend ses droits pour partir bientôt sur l'aile du rêve.

En Javelle, il y a non seulement un escaladeur de cimes mais avant tout un homme de qualité rare, aux talents multiples, supérieur, à notre avis, au type de l'athlète complet tel que le prescrivent les règlements de nombreuses compétitions modernes.

Enfin, nous voyons essentiellement en lui, selon son propre aveu, un précurseur de ce genre d'alpinistes qui sait allier à l'action le rêve et la méditation. Il conclut :

« Je ne puis faire le rêve d'une vie meilleure sans y mêler, au milieu, d'autres images chéries, la paix profonde des hauts vallons de la haute montagne, la fière sérénité des cimes blanches, l'espoir de courses sans fin et d'ascensions qui se renouvellent toujours. »

Sylvain.

(Clichés OCST, Zurich)

# Un portrait de SION

Les livres que nous consacrent les écrivains étrangers ne sont pas si nombreux que nous puissions nous dispenser d'exprimer notre joie lorsqu'un portrait est tracé de l'une ou l'autre de nos villes. Cette joie, nous l'avons éprouvée à lire le dernier livre de M. Henri Pourrat : « Europe et Paradis » (Ed. Albin Michel).

On sait que M. Henri Pourrat est doublement des nôtres : par sa conception de la vie, d'abord ; par son attachement à la montagne, ensuite. Ce grand écrivain n'a jamais quitté Ambert, sa ville d'Auvergne, pour jouer le jeu stérile de la vie littéraire parisienne. Le succès l'y invitait, pourtant, ce Prix Goncourt qu'on lui attribua voici une dizaine d'années, le Grand Prix du roman de l'Académie française, la réussite qu'on peut dire mondiale de son « Gaspard des Montagnes » ou de son « Homme à la Bêche ». Mais Pourrat a trop de sagesse pour perdre la tête quand il rencontre les sirènes de la renommée ou de la gloire. Il sait que l'essentiel est cette œuvre qu'il faut mener à chef, et rien ne convient mieux à une grande œuvre paysanne saine et drue que le silence et la solitude. Pourrat est donc resté dans ses montagnes auvergnates ; il est demeuré le sage des promenades champêtres, le confident des vieilles races diseuses de contes, le témoin attentif et passionné de l'existence primitive que mènent les siens sur les collines et dans les vallées point trop modifiées par notre ère de grand-routes et de vitesse à tout prix. Peu d'hommes auront mieux compris que lui, la terre et les leçons de bonheur qu'elle nous donne.

Il lui arrive pourtant de sortir de sa maison, de prendre le bâton du lointain voyage. Ainsi avons-nous pu le rencontrer en Suisse. Il aime la Suisse, celle des vignes et des pâturages, des torrents et des lacs, des vallées et des montagnes. Pourrat est un homme de nature et de simplicité. Il aime ce qui chez nous est naturel et simple, proche d'un génie de la vie harmonieuse dans la retraite champêtre et le silence des bois. Même nos villes ont, à ses yeux du moins, la tranquille assurance des paysannes qui n'envient pas le tapage du monde. Et c'est de nos villes que parle Pourrat dans son dernier livre, de Lausanne, de Genève et de Neuchâtel, de Berne, de Fribourg et de Sion.

Laissons à d'autres le soin de relever combien sont pertinentes et remarquables ces images de nos petites capitales romandes. Nous ne nous occuperons que des trente pages consacrées à Sion. Elles sont de la veine la plus savoureuse. Elles respirent la sympathie et même la tendresse.

Pourrat avoue d'emblée avoir « re-connu » Sion avant de l'avoir jamais vu. Ces collines jumelles habitaient son cœur. Les voici qui se profilent dans la réalité de la découverte, *les deux buttes, gris de perle, (qui) ne semblent qu'un frêle songe d'éru-dit, deux fumées prisonnières dans la lumière du matin.*

Mais Pourrat ne s'attarde pas à ces « vues » sans cesse reprises ; c'est plus profond qu'il cherche : l'âme sous les traits du visage. Et l'âme, c'est d'abord celle des Valaisannes, de ces femmes qu'il a croisées dans les rues, qui venaient tout droit de leurs villages ou qui sortaient d'une demeure patricienne. Et c'est à travers elles qu'il devine le meilleur de nous-mêmes. De nouveau, laissons-lui la parole :

*Mais ce qui est propre à Sion, c'est l'expression des Valaisannes. Leur teint est bien à elles : très pur ; non point pétri de lys et de roses, plutôt d'une seule coulée de rouge aurore, comme le pétale transparent de quelque fleur du Sud. On n'oubliera plus ces faces, allongées juste autant qu'il convient, aux traits bien formés, aux yeux bien fendus ; plus surtout cet air de visage : réserve, douceur, humilité sans embarras. Est-il pays où, d'ensemble, l'espèce féminine donne à qui passe plus d'envie de la regarder et de la respecter ? Un climat de paix fleurie s'établit autour d'elles, comme il se devrait toujours autour de toute dame ; comme autour du tilleul, pour assainir le soir, le parfum du tilleul.*

Pourrat, ayant pris son départ sur une note si intensément poétique, remonte un peu dans le temps et cherche à définir nos origines. D'un coup d'œil, il mesure l'importance de la bataille de la Planta, puis reprend son pèlerinage dans Sion, dans ses rues qui montent.



*Les rues sinuent, s'élèvent. L'ombre rousse sent la cire de cierge, la sciure des tarets, la jacinthe chauffée au soleil. Tranquillité que dérangent à peine des bruits étouffés : vaisselle qu'on remue, pas dans un escalier, anse d'un seau qui tinte. Tout cela, venu du fond des maisons comme du lointain des âges, apporte une sorte de mystère humain proche et perdu, familier et grandiose.*

Mais c'est à Valère même que s'approfondit sa méditation. Il s'y complaît, il y trouve le climat cher à son cœur, celui du silence, de la prière, de la grandeur. *Ce petit pays si proche de la France, comme c'est un grand pays.* Pourquoi ne dirions-nous pas à Henri Pourrat, même si nous y mettons un peu de vanité, combien nous touche sa délicatesse ? Les Français, nos amis, ont presque toujours tendance à ne rien voir hors de chez eux. Telle est la richesse de leur pays qu'ils n'éprouvent nulle envie d'ouvrir les yeux sur d'autres richesses. Ils passent en courant au milieu de nous, préoccupés, pressés de repartir. Mais voici tout à coup un voyageur qui a le temps, qui s'assied, qui regarde et qui entend

monter en lui les voix d'une autre terre que la sienne, d'un autre passé que le passé de sa province. Il lui vient en mémoire une jolie chanson de Savoie parce qu'il sent bien ici que nous sommes en terre burgonde en même temps qu'en pays du moyen âge. Et la chanson dit toutes ces choses dans son langage naïf et charmant.

Pays du moyen âge ? Pourrat est trop attentif pour se contenter de cette vue sommaire. Le Valais d'aujourd'hui ne le retient pas moins que le Valais de l'histoire. Il s'émerveille devant les réussites d'une agriculture audacieuse, devant la grandeur de nos travaux de haute montagne. Toujours vivant, imagé, renseigné, il continue ainsi son voyage dans l'espace et dans le temps, sur terre valaisanne, bienveillant, compréhensif, ami.

*Henri Pourrat*

(Photo Paris, Lausanne)

## Un artiste valaisan ignoré

Puisque la revue « Treize Etoiles » me demande d'évoquer pour ses lecteurs le souvenir du lieutenant-colonel Pierre Rong, décédé en 1953, il est tout indiqué que je reprenne le chemin des Haudères afin de revoir en son chalet ses travaux en bois sculpté qui particulièrement nous intéressent.

Dans la vallée, il pleut, le brouillard monte, toute vue est bouchée ; ni sommets, ni glaciers pour distraire le regard, et, dans le grand car postal si confortable, tandis que la pluie crépite sur le toit de la voiture, je songe aux premières courses de mon adolescence, faites dans cette contrée. Alors, nous parcourions à pied, sac au dos et piolet à la main, l'interminable route ; puis, plus tard, ce fut dans un de ces chars à bancs, tirés par un mulet qui mettait un temps infini, presque une journée, pour atteindre les Haudères, tandis que maintenant, c'est en deux heures à peine que les belles voitures jaunes des PTT de Sion nous transportent à destination.

A ces réflexions, tout naturellement s'ajoutent celles concernant le lieutenant-colonel Rong que j'ai connu à trois époques de sa vie : venu comme jeune peintre aux Haudères, j'habitais alors dans le chalet de son père, le préfet Jean Rong, et je connaissais bien tous les enfants de la famille, deux filles et quatre garçons, dont le petit Pierre qui était chargé de garder, dans un préau encerclé de chalets, une jolie chèvre blanche. Mais, le grand attrait, pour Pierre et les gamins du village était de jouer sur un rocher, avec tout un monde de petites vaches, troupeau représenté par de simples petits morceaux de bois dans lesquels on taillait — chose importante — deux cornes plus ou moins affûtées...

Sion, trente ans plus tard : dans la ville, tout à coup, retentit une fanfare, la rue est en émoi. C'est le régiment valaisan de retour de manœuvres qui défile fièrement, poussiéreux et crotté, précédé du colonel de Kalbermatten, à cheval, et de ses lieutenants. Déjà, j'avais réintégré le local où se tenait mon exposition, lorsque, dans le vide de la porte, s'encadre un grand diable d'officier qui s'informe :

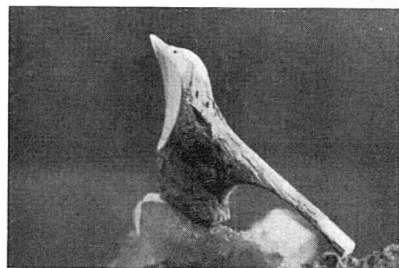
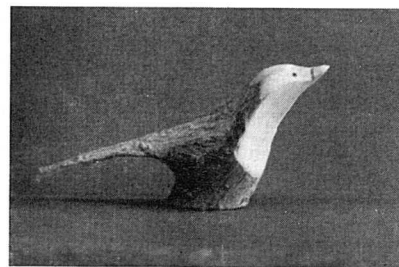
— Monsieur Gos ?

— Oui.

— Capitaine Pierre Rong, des Haudères ; vous souvenez-vous de moi ?

— Ah ! mais comment, quelle surprise, c'est vous le petit Pierre d'autrefois ?...

Le dernier souvenir qui me reste de lui est de date récente ; revenant de Ferpècle, il était tout naturel de m'arrêter au vieux chalet de la famille Rong. Mais Pierre, devenu lieutenant-colonel n'y était plus ; il avait construit, tout à côté, une belle demeure aux portes sculptées, et s'y était retiré après une grave



(Photos Gos, Lausanne)



maladie. C'est donc là que je le revis, toujours aimable et souriant, toujours instituteur, et nous refîmes connaissance autour d'une bouteille de fendant, nous rappelant maints souvenirs d'autrefois, lorsque nous étions jeunes. Dans la grande chambre du chalet, comme j'admirais la poutre maîtresse du plafond, aux noms gravés, aux ornements peints, il me dit que c'était là son œuvre, tout comme les meubles et les cadres sculptés qui nous entouraient.

— Vous voyez, ajouta-t-il, je me repose, je bricole.

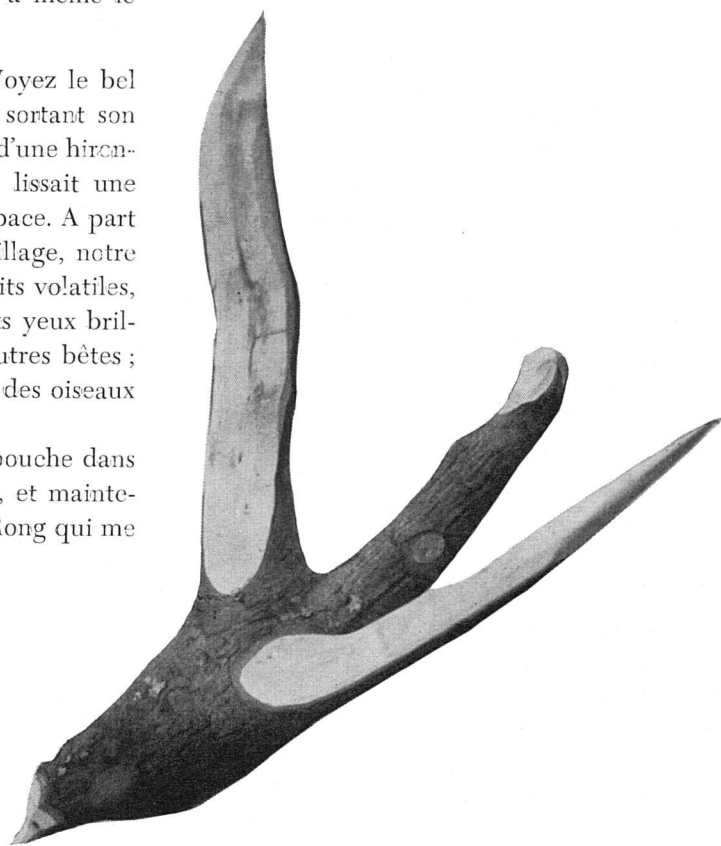
Puis, avisant posés ici et là toute une volière d'oiseaux sculptés, étranges volatiles aux gestes expressifs, aux formes simplifiées, je questionnais :

— Et ça ?

— Oh ! je m'amuse : une branche, une racine évoquent tout à coup en moi l'idée d'un oiseau ; alors je le taille à même le bois.

Se promenant, il disait avisant un rameau : « Voyez le bel oiseau ». Personne n'y voyait rien, mais le colonel, sortant son couteau, taillait en quelques coups de lame la gorge d'une hirondelle, amenuisait les ailes, affûtait un bec pointu, lissait une longue queue, et l'oiseau semblait prêt à gagner l'espace. A part ces oiseaux « volants », comme on les appelle au village, notre artiste a su créer aussi, et trouver le geste de ces petits volatiles, pinsons ou mésanges, immobiles, attentifs, aux petits yeux brillants, et jamais il ne créa serpents, grenouilles ou autres bêtes ; son âme sereine se complaisait dans le monde léger des oiseaux de ses rêves...

C'est toujours sous la pluie que le car postal débouche dans la ruelle des Haudères, entre les chalets ruisselants, et maintenant, dans la grande chambre du chalet, c'est Mme Rong qui me reçoit, vêtue comme les dames du pays, du beau costume d'Evolène, fière qu'elle était de le porter au bras du colonel que bien souvent elle accompagnait. Mélancoliquement, nous parlons du disparu, dont tant de lettres de sympathie, tant de messages disent l'estime, l'amitié et la considération dans lesquelles on le tenait. Mais, hélas ! plus d'oiseaux légers pour égayer la chambre de leurs attitudes élégantes. Trop d'amis, trop d'amateurs et de connaisseurs ont passé, et le colonel, toujours désireux de faire plaisir, les a distribués à souhait. Pourtant, en une boîte secrète, l'aimable Mme Rong en découvre quelques-uns qu'elle se fait un plaisir de me remettre, afin que les



lecteurs de « Treize Etoiles » n'oublient pas que, si Pierre Rong fut un ardent patriote, un chef aimé et apprécié, il reste un artiste peu connu, parce que trop modeste.

*François Gos*

# Un mois de SPORTS



Le football et les élections de nos députés aux Chambres fédérales ont été les principaux sujets de discussion en Valais ces dernières semaines. On prétend, d'ailleurs, que la politique est un sport comme un autre, qu'elle a ses spécialistes et ses supporters...

Mais ne nous aventurons pas sur ce terrain. Revenons plutôt à nos amis footballeurs dont l'activité se traduit déjà, cet automne, par quelque trois cents matches joués, soit en championnats suisse et cantonal. Le public valaisan, qui suit de près la situation, s'est passionné à nouveau pour les derbies Sierre-Martigny, Sion-Sierre (2500 spectateurs!) et, dans les catégories inférieures, pour certains chocs Chamoson-Ardon et Leytron-Martigny réserves. Pour ne pas faillir à la tradition, les résultats de ces rencontres ne furent pas du tout ceux qu'on attendait, du moins en première ligue.

Ici, un F. C. Sierre sans prétentions se paya le luxe de vaincre l'un après l'autre ses deux adversaires cantonaux. La surprise fut surtout grande de voir Sion, notre plus sérieux candidat à la promotion en ligue nationale B, mordre la poussière chez lui. Jacky Guhl, son excellent entraîneur, n'en est pas encore revenu! Les Sédunois n'ont, heureusement, pas tardé à effacer cet échec. Une victoire de 4 à 1 sur Union-Lausanne les a remis complètement en selle et replacés deuxièmes au classement que voici après deux mois de championnat: 1. Yverdon, 8 matches, 14 points; 2. Sion 8-12; 3. Boujean 9-12; 4. Vevey 8-5; 5. Monthey 8-10; 7. Martigny 7-7; 8. Sierre 9-7; etc. Nous n'avons donc pas perdu toutes nos chances de remporter le titre, bien qu'Yverdon se soit montré jusqu'ici de loin le plus fort. Mais on attend aussi sa défaillance...

En deuxième ligue, une équipe fait la pluie et le beau temps dans ce groupe Vaud-Valais où nous trouvons Stade-Lausanne, Vignoble de Cully et Aigle comme représentants du canton voisin: il s'agit de Viège, qui vient de totaliser 16 points en 8 matches, c'est-à-dire le maximum. Le club haut-valaisan est, depuis dimanche, brillant champion d'automne. Son avance est telle que nous nous demandons même qui pourra le rejoindre en cours de compétition. Car Sierre II, son poursuivant le plus direct, compte 5 points de retard.

Chamoson et Rarogne, d'une part, Martigny II et Leytron de l'autre se livrent un duel acharné pour les meilleures places de la troisième ligue. Il ne semble pas, bien que le retour d'autres concurrents soit possible, que les deux titres échapperont aux équipes de ce quatuor.

Nous terminons ce petit tour d'horizon en passant par la Coupe suisse, où l'on voit souvent les petits clubs se distinguer par de retentissantes victoires. Elles n'ont pas eu l'occasion de le faire jusqu'ici puisqu'elles se sont rencontrées précisément entre elles. Monthey trouva quand même le moyen, lui qui jouait les terreurs en championnat, de se faire éliminer par Central-Fribourg, club de deuxième ligue. Par contre, Sion, Sierre, Martigny et Saint-Maurice se sont qualifiés et auront l'honneur d'affronter, au troisième tour, respectivement Servette, Bellinzona, Fribourg et Cantonal. Ceux de la ligue nationale ne leur feront aucune concession, ne serait-ce que pour le prestige. Or, il y a aussi pas mal de sous à gagner en Coupe pour qui peut aller loin...

Les autres sports, tels l'athlétisme, le cyclisme, le tir, etc., ont fait relâche. Nous les retrouverons fidèles au rendez-vous des beaux jours le printemps prochain, après un repos bien mérité pour ceux qui les ont dignement défendus. Faut-il rappeler les succès des Zryd, Praz, Truffer, Luisier, Héritier, Heinzmann frères et consorts? Pour eux tous l'année 1955 restera marquée d'une belle pierre blanche.

Avant de clore, il nous est agréable de signaler le beau succès remporté par un gala d'escrime organisé le 5 novembre par la société de Martigny, une société tout nouvellement formée et qui a mis dans le mille du premier coup. Il est vrai qu'elle avait invité quelques-uns des meilleurs tireurs de Suisse à venir démontrer au public martigneraïn cette science où l'art est de donner sans jamais recevoir. On assista à de spectaculaires rencontres entre les champions Rodier, Duret (maîtres d'armes), Menegalli, Evéquoz, et à de vives luttes entre les équipes de Lausanne, Fribourg et Sion. La Société d'escrime de Martigny est partie d'un bon pied. Nous lui souhaitons une belle carrière.

*J. Donnet*

# TREIZE ETOILES

en famille



Papa...

Y a-t-il encore des papas ou des grands frères bricoleurs qui préparent les surprises de Noël derrière une porte verrouillée ?

Un menuisier a prévu à leur intention une innovation intéressante : des pièces de bois sciées, prêtes au montage, accompagnées du mode d'emploi. Au choix parmi les objets offerts à vos mains habiles : brouette d'enfant, étagère, petite table, porte-parapluies, glace et étagère de vestibule...

Va, découvre ton pays !

Les conversations entendues dans le train ont parfois une saveur infinie. Je profitai l'autre jour d'une leçon de géographie donnée par une représentante à sa collègue.

Va, découvre ton pays... commenté par une habitante d'outre-Sarine qui s'autorisait sans doute de sa carte de



maman...

parcours Lausanne-Brigue pour remanier notre carte géographique.

La leçon commença à Martigny par des réflexions sur des voyageurs descendus :

— Ils ont dit qu'ils allaient en vacances à Saas-Fee. Oui, c'est d'ici qu'on part, en prenant un petit autocar qui va dans une de ces vallées (geste vague). On passe tout d'abord par la Grotte aux Fées.

Le soleil faisait miroiter le Clocher d'Arpettaz :

— Oui, ce sont les Dents-du-Midi. Elles ont exactement la même forme depuis Vevey.



la bonne...

L'express passa Charrat :

— Ici, c'est la moutarde. Vous connaissez, la moutarde Chirat ?

Puis vinrent les plantations d'abricotiers :

— Les maisons y sont grises à cause de la fabrique de ciment et du carburé qui se dépose. D'ailleurs, toutes les maisons construites par les Valaisans

— Voyez-vous tous ces poiriers ?

Saxon nous valut des considérations sur l'architecture :

sont tristes et laides. Il y en a quelques-unes de bien, construites par des artistes du dehors.

M. le colonel Giroud me pardonnera de ne pas avoir protesté, la suite valait bien cet effort de volonté :

— Ces terrains sablonneux sont si fertiles parce qu'ils sont fréquemment inondés.

Au ton, on comprenait tout de suite que les crues du Nil n'étaient rien à côté des crues valaisannes.



... et moi

Dame, puisque nous avons même un office de propagande qui célèbre les grands crus de la vallée du Rhône...

Les avions de l'aérodrome m'ont privée des commentaires sur Valère et Tourbillon « habités et meublés ».

Un réveillon aux chandelles à Tourbillon, ça vous tenterait ? Assaisonné de moutarde Charrat ?

Les abricots du dessert, on irait les acheter à Dijon, évidemment.

Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain

Il s'agit de l'agitation qui guette les maîtresses de maison et va crescendo jusqu'aux fêtes. Faire dès aujourd'hui les emplettes prévisibles : sucre, levure, conserves, etc. Certains biscuits peuvent se préparer à l'avance. Les mettre au sec et à l'abri des convoitises. (Et ne pas perdre de vue l'essentiel en rabaisant Noël au niveau d'une foire pour gastronome.)

J. F. 7 d.

# TESTAMENT D'UN POÈTE

Un coteau qui regarde bien le soleil à l'heure de midi fait face au village de Versegères sur la rive opposée de la Dranse. Parmi les arbres fruitiers poussés au hasard du vent, des buissons de frênes, de coudriers, de sureaux, d'érables et de bouleaux gracieux, jouent des notes d'argent au milieu d'une symphonie de verts et de sang rouillé quand l'automne abat ses flammes du haut de la montagne sur les forêts de mélèzes et les aulnaies. Quelques « racards » posent des masses brunes avec leur auvents où sèchent, supportées par des perches, les grappes de feuillage pour la nourriture hivernale des chèvres.

Au-dessus de quelques carrés de vignes où persiste encore à cette altitude un dernier riesling qui donne du vin assez généreux lorsque l'été est bien chaud, là où le coteau est creusé en conque marine au cœur des futaies, se cachait autrefois le hameau des Diablaïs. Il y eut maléfice sur ces lieux. Dans les éboulis du mont Châtelard dominant l'endroit, les vieux de Versegères racontent que certains soirs de Carnaval s'agitaient des démons qui dévalaient sur le village boue et pierres. Les habitants quittèrent ces terres maudites auxquelles ils laissèrent le nom des Diablaïs. Une seule maison persista, les autres croulèrent sous les éléments déchainés et les coups de sape du temps. Un chemin arrondi de pavés monte encore ses lacets entre les décombres où règnent les orties et tout un peuple de lézards ivres de chaleur.

L'unique maison resta longtemps close, puis, un jour, le toit fuma haut dans le ciel bleu. Un homme de la vallée revenu de l'étranger recommençait le village mort. On ne sut jamais à quelle famille apparenter l'inconnu. Les plus fins généalogistes des lieux se perdirent dans leurs supputations, mais comme il fallait faire entrer le mystérieux solitaire dans la famille du pays de Bagnes, on l'appela Jean des Diablaïs. Les mamans en menaçaient leurs enfants quand ils étaient trop turbulents ou qu'ils ne voulaient pas obéir.

D'étranges histoires naquirent sur son compte. En vain on se rappelait durant les veillées les plus lointains souvenirs pour essayer de donner une origine plausible à l'homme qui narguait seul les diabolins du mont Châtelard. Partout dans la vallée on avait fini par croire à un grenadier de Napoléon revenu des rives glacées de la Bérésina. Pourtant ce ne pouvait être vrai. Trop d'années avaient passé sur l'épopée du Petit Caporal, mais la légende a cette particularité de placer ses héros hors des atteintes du temps. Pour les uns, ce soldat avait du soleil d'Austerlitz. Ce vague état civil triompha.

Un chasseur de renard nocturne, le seul être qui avait osé approcher la maison des Diablaïs, affirmait avoir vu notre homme durant la nuit, en grand uniforme, pantalon rouge collant, veste blanche aux chamarrures d'or, dolman bleu ciel à riches brandebourgs, bonnet à poil avec la cocarde, le sabre au poing, la sabretache balançant le long de la cuisse, l'aigle éclatante sur la gibecière, qui exécutait des pas de charge à travers sa chambre à la lueur falote d'un quinquet. Ce grognard silencieux qui continuait la Grande Armée ne vivait que de lait de chèvre, de fruits sauvages, de pommes de terre et d'un peu de pain de seigle qu'il cuisait lui-même au four banal du village disparu. Un torrent voisin tournait deux ou trois fois par an la meule du moulin.

A Versegères et dans tout le Haut-Pays, chacun ajouta une aventure à ce soldat d'une gloire depuis longtemps en retraite que personne n'approchait et qui ne parlait à âme qui vive. Silencieux comme une ombre, mais de la noblesse d'un dieu, on le voyait de loin à son travail, fauchant l'herbe de ses prés, fendant le bois d'hiver, moissonnant le maigre blé de son unique champ ou cultivant un jardin profondément enclos dans de solides haies. Des essaims d'enfants montaient jusqu'aux Crépons d'Or tout près et l'observaient de ce belvédère durant de longues heures sans rien dire.

Ma mère, qui était bonne, avait un culte sacré pour la charité. Par le simplet du village, elle faisait apporter de temps à autre au vieux soldat des Diablaïs quelques journaux et un petit paquet contenant soit une tranche de lard fumé, un morceau de viande séchée ou de la saucisse. Après chaque départ du commissionnaire maternel, j'allais au bas du village vers la croix de la route et je regardais sur l'autre versant de la vallée le « bon enfant » monter paresseusement la terre en étages vers le solitaire. J'aurais voulu parfois être à la place du messager et pouvoir pénétrer dans la maison du mystère, y voir le grenadier de tout près, au milieu de ses secrets et de son uniforme coupé dans les couleurs de la gloire. Je me prenais à désirer être un simplet pour l'honneur de le remplacer, mais comme j'étais, je redoutais le jour où il me faudrait prendre le sentier du soleil.

Il advint que le simplet mourut. Ma mère avait des yeux de bonté auxquels on ne résiste pas et quand elle commandait, c'était comme si elle avait enlevé la peine d'obéir qu'un enfant a souvent pour n'en laisser que la joie. Ma mère m'avait aussi pris la peur et je m'en allais avec sa charité vers le personnage de mes rêves. Le soleil brillait fort sur ma tête. Parmi les pierres brûlantes des murailles, les lézards saluaient mon passage de toutes leurs couleurs. Les grappes du thym violet et l'absinthe argentée parfumaient avec une violence orientale. Les treilles de vigne sauvage se gorgeaient de lumière mariée aux dalles de feu. Des volutes de fumée enveloppaient de gaze bleue les sommets des futaies. J'étais entré dans le domaine interdit.

A l'ombre d'un noyer séculaire, une chèvre blanche ruminait, les yeux demi-clos sur la paix de ses songes d'or. Devant moi, la maison du mystère adossée à un massif de coudriers souriait à travers les branchages des arbres. L'ombre de la porte d'entrée découpait le grenadier dans toute sa hauteur comme un personnage de légende sur un fond de drapeau. Je levai la clenche de bois fermant la barrière du jardin, la main de ma mère était sur la mienne.

Sans trembler, j'ai regardé l'homme étrange des pieds jusqu'à la tête. J'ai fait le geste de charité que je connaissais si bien à ma mère. La douceur toute bleue de deux yeux s'est abaissée jusqu'à moi pour un merci. J'allais repartir, quand Jean des Diablaïs m'a dit timidement d'entrer. Je l'ai suivi dans l'ombre fraîche de la cuisine toute remplie du parfum de cette herbe vigoureuse qui dut embaumer le matin végétal du troisième jour de la Création. Une église n'avait pas eu plus de silence pour moi, ni un palais plus de grandeur. Je venais de conquérir un coin de mon paradis d'enfant. Des anges invisibles emplissaient mes oreilles du bruissement de leurs ailes. Moi qui avais tant rêvé voir tous les murs de cette maison et l'intérieur de leurs secrets, je ne regardais que cet être d'étrange légende qui me faisait asseoir à même sa table.

Un soleil que nulle saison ne m'avait révélé inondait maintenant la chambre lumineuse de silence. Environné de tant de clarté, je ne voyais plus que ce Jean des Diablaïs qui avait tellement hanté mes songes. Il était là, devant moi ! Que me voulait-il pour inviter l'enfant que j'étais à pénétrer le mystère de sa vie interdit à tout autre regard ? Je n'avais aucune crainte, car ma mère était présente devant moi avec sa charité. Jean des Diablaïs a pris dans le tiroir une grande feuille magnifiquement couverte d'écriture, et il a ajouté en me tendant le papier comme un trésor qu'il m'aurait confié :

— Tes yeux ont un message que ma voix brisée ne saurait plus porter au monde. Ces lignes contiennent le testament de ma vie. Ce que j'ai dû attendre à l'automne de mes jours pour le cueillir, je le dépose au printemps de ton cœur. Je n'ai connu que la pauvreté et toi, tu nais riche. Peu importe, il faut à tout prix faire de sa vie un



chef-d'œuvre. Un chef-d'œuvre c'est quelque chose de soi qui ne meurt pas, c'est un enfant qui va grandir la famille humaine. Maintenant, lis, mon enfant !

Peu d'hommes au monde auront caché tant de mystères pour moi. J'ai pris le précieux message et Jean des Diablais a enfoui son visage dans ses deux mains jointes. Son front que je n'osais regarder devait resplendir à cet instant comme celui de Moïse sur le Sinaï.

### Testament d'un poète

La poésie est comme une note de musique qui tombe dans le temps ; elle vibre et elle n'est plus, si ce n'est dans les autres harmonies qu'elle a tirées de l'univers.

Les arbres ont sur la face de la terre cette beauté de la chevelure vierge qui pare le front d'une femme. C'est avec cette même grâce aussi qu'ils vous racontent tant de secrets le long des doutes du monde. Ils disent toute l'histoire des hommes quand ils vous font signe au passage en vous touchant délicatement la main de leurs doigts d'ombre fraîche. Dans les vieilles archives de leurs branches sont inscrites tant d'aventures d'enfants. L'écorce de leur tronc a couvert les innombrables amours des insectes et elle a tressailli aux étreintes des hommes. Leurs feuilles au bout du ciel ont essayé de secouer un peu de soleil sur ceux qui passaient le front bas sous le poids des soucis. Ils ont salué amoureux la vie et se sont gravement inclinés par-dessus les convois silencieux de la mort.

Jeunes ou vieux, fidèles aux saisons partout où Dieu vous planta, mes frères géants qui chantez dans le vent en pinçant les raies de pluie comme les cordes d'une grande lyre, vous qui faites un peu de panache avec vos plumets de neige et qui balayez de soleil le ciel quand il est bleu, je vous salue tous à travers le vaste monde. Que deviendrons-nous sans vos frondaisons où nichent tant de chansons ? La terre brûlée par un sable de feu n'aurait plus que la nudité rase d'une pierre de sacrifice. Pèlerins solitaires des grand-routes, chœurs monacaux des forêts qui psalmodiez toujours quelque mystère, vos vies sont nouées à la nôtre. Je vous vois dans ce premier berceau de cerisier qu'on balance sur des pieds en croissant. Cerisiers des fleurs roses et blanches qui sont si belles aux mains des enfants, vous êtes tous là dans ce berceau de votre bois que ma mère, infatigable cariatide de l'amour, transportait aux champs sur sa tête tout en tricotant. Je vous vois aussi dans cet autre dernier lit déposé au sein de la terre berceuse, car la mort se place en travers de la vie en forme de croix.

Pendant vos méditations de silencieuses prières, ô mes sapins, sévères chevaliers des collines, j'irai mystérieusement autour de vos innocentes ramures à la recherche de l'âme des bêtes. Il arrive trop souvent que les hommes perdent la leur ou la vendent pour quelques colifichets sur lesquels ils ne tardent pas à pleurer. Priez mes sapins, ne bougez pas !

Branches sèches et vous feuilles mortes, ne vous mettez pas en colère quand je passe doucement sur la mousse cueillant le baiser d'une joue douce ! Futaies, faites pousser des feuilles à mon corps ! Que mes cheveux soient de mousse grise. Mes yeux deviennent deux mûres noires, ma joue quelque écorce sanglante de mélèze et mon corps une racine où le chevreuil a frotté ses bois fourchus. Ainsi, transformé en coin de forêt, pourrai-je continuer de guetter l'âme des bêtes, cette âme qui ne supporte ni le bruit, ni le visage des hommes. Tronc à côté d'un tronc, me voici au bout de la clairière, planté là sans bouger, attendant quelque mystérieux visiteur. L'âme des bêtes de la forêt naît d'un songe, car elle ne prend corps que dans la paix la plus profonde du crépuscule pour fondre ensuite dans la nuit.

Silence forêt ! Silence tous mes amis les faunes ! Dans ton sarrau à pois blancs, gentil casse-noisette, ne fait pas crisser ta limaille de fer ! Et toi, mésange nonnette, cesse de t'affoler ! Grillon têtue, mets une sourdine à cette fureur d'agiter ton grelot à quatre sous ! O mirage ! Mon rêve a pris

corps, car voici devant moi, à quelques pas, sous le toit de verdure d'une yeuse, voici qu'est maintenant assis un magnifique oreillard, le nez pointé vers le ciel, les oreilles collées de chaque côté du dos.

Un lièvre qui médite et s'est rengorgé aux étoiles ! Un lièvre qui secouait de temps en temps nerveusement sa tête parce qu'une goutte de rosée des branches lui tombait sur la peau et troublait la légère méditation de sa cervelle si peu habituée à la réflexion. Par intervalle, il lançait aussi brusquement sa patte en avant comme pour faire signe à un importun de passer son chemin. A chaque respiration, je voyais son museau qui bougeait posé contre l'auréole de la lune. On aurait dit que messire lièvre en savourait un morceau. Ses moustaches poussaient en fils de lumière pareils à ceux que tendent les anges sur leur harpe quand ils doivent jouer devant Dieu.

Messire lièvre rêvait. Il rêvait de cabrioles qui sentent bon le thym, quand les anges nouent leur écharpe violette autour des villages agenouillés dans l'ombre. Il rêvait à sa compagnie et aux bruyères pleines de griseries amoureuses. La fleur de trèfle fondait sous sa dent rose. Le chien maladroït passant à côté de son gîte n'avait pas éventé son œil grand ouvert de fuyard. Il rêvait à ses folles arabesques de points d'interrogation que font dans la neige ses quatre pattes usées par tant de farandoles à travers les guérets. Le « porte-guêtres » des taillis songeait à son émotion au moment du débouler et à tous ces bons tours joués aux chiens courants en se rasant sur la tranche élevée d'un tronc. Il écoutait battre son cœur tout contre l'aubier de son salut, tandis que les abois s'éloignaient sur une fausse piste. Son éminence grise des fossés a bougé d'air une oreille pleine de malice. Ses moustaches d'argent jouaient maintenant avec des rayons de lune. Sous sa tonnelle d'yeuse, maître bossu fleurait le parfum des astres. Silence ! Le rêve ne supporte pas le bruit, car le rêve est d'un autre monde et le bruit, terrien. Mais l'homme a surgi parmi la nature et pour cueillir le rêve il s'en est fait le chasseur. Malheureusement, il le tue et n'emporte ainsi dans ses mains sanglantes qu'une chose morte.

A quoi donc pouvait-il bien rêver ce lièvre assis sous une yeuse quand la nuit a poudré d'or son visage de ténèbres ? Ce lièvre que François d'Assise eut appelé son « capucin hors les murs », ce lièvre était un philosophe qui attendait une idée, le nez dans les étoiles. Je ne sais s'il en a trouvé une, car il est parti dans la lune.

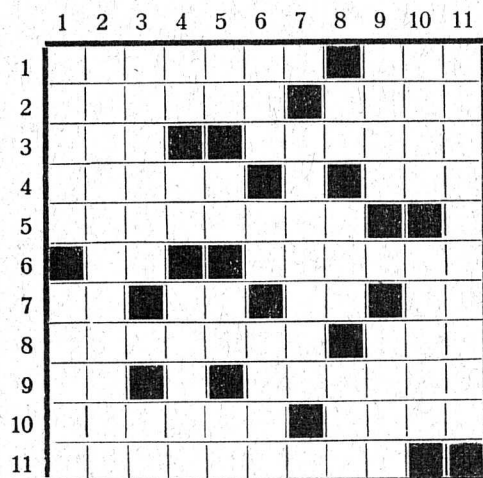
Poète, si tu ne deviens semblable à ce chasseur aux cheveux de mousse grise, avec dans les yeux deux mûres d'un beau noir, si tu n'es pas ce lièvre qui a posé sur la lune ses moustaches d'argent, jamais tu ne franchiras le seuil du royaume de poésie...

Pendant toute la lecture que je fis d'une voix monocorde comme un enfant d'école, Jean des Diablais est resté la tête dans ses mains jointes. A la fin, je l'ai regardé, mais il n'a pas bougé ses doigts noués autour de la prière. La chèvre sous le noyer eut un triste bêlement. En vain, j'ai fait du bruit contre le pied de ma chaise. J'ai appelé Jean des Diablais. Il ne m'a pas répondu. Je lui ai relevé le front et j'ai rencontré un regard pour jamais fermé. Alors j'ai laissé la tête reposer doucement sur la table. J'ai emporté le silence de ses yeux bleus ouverts maintenant derrière le beau rire des étoiles et je suis parti. J'avais avec moi le précieux testament et je l'ai appris par cœur.

Chaque printemps, un jour où le ciel est tout plein de soleil, je monte aux Diablais. Assis sur le rebord du bassin taillé dans un tronc de mélèze, je redis aux futaies, aux lézards et aux oiseaux, comme une prière de leur vaste bréviaire, le secret du poète. Alors la vieille maison où mourut ce doux grenadier qui fit tant de panache dans mes rêves d'enfant, se recueille derrière ses fenêtres closes. Tout un peuple d'insectes et de bêtes surgit des mystères de la terre et des murailles, tandis que la source égrène du chenal de bois moussu la verrière de ses perles de soleil sur un coin de ciel bleu qui tremble dans l'eau de la fontaine pareil à un cœur qui va pleurer.

Marcel Michellod.

# MOTS CROISÉS



**Horizontalement :** 1. Un roi de Prusse porta ce titre. Habitant. — 2. Parfois meurtrier, quoique innocent. Sur la Dives. — 3. Encaqué de frais. Celles de Beauce ont la réputation d'être d'un bon rapport. — 4. Complique la tâche du facteur. Même en avance, il est passé. — 5. Mobilisait les dominos, au café du Commerce, pendant la Grande Guerre. — 6. Initiales du plus français des philosophes. Accompagne une étoile. — 7. Chaque ville touristique a le sien. Phonétiquement : le premier venu. Explétif. En rond. — 8. Disparu de France en 1789. On l'a mis depuis longtemps au Moulin de la Galette. — 9. Mesure les espaces célestes. Le meilleur joueur ne peut pas l'éviter. — 10. Bel paese. Victor Hugo les a chantées. — 11. Mène le branle au village.

**Verticalement :** 1. Outils de mineur. Le deuxième du nom n'observait pas la loi coranique. — 2. Servante irréprochable une fois mise au courant. — 3. A peint ses compatriotes autrement que Marcel Pagnol. En avant. — 4. Ainsi finit Panurge. Initiales d'un grand pays dont Albert Londres décrivit les mœurs. Hôtel aussi tranquille que son voisinage l'était moins. — 5. Précise la matière. Phonétiquement : ration. Dans l'Evangile. Abréviation. — 6. Dans les armes de Paris. Joint. Dut perdre sa queue en tombant à la mer. — 7. Ce que fit chaque jour un éleveur bressan. — 8. Initiales d'un président de la République. Joua longtemps à cache-cache-sexe. On y étend les draps. — 9. On la présente à M. René Coty. Il est de bon ton, pour une femme, d'en avoir un. — 10. Rien n'empêche sa voix d'être prépondérante. Revient sur une mauvaise impression. — 11. Pleins de promesses.

## Solution du N° 10 (octobre 1955)

**Horizontalement :** 1. Gentleman. — 2. Cap. Repère. — 3. Elimé. Etaui. — 4. La. Osier. — 5. Enclos. Et. — 6. Ta. Rosses. — 7. Vesle. RC. — 8. Apex. Ecume. — 9. Niaise. Sel. — 10. Oculistes.

**Verticalement :** 1. Celé. Cano. — 2. Galant. Pic. — 3. Epi. Caveau. — 4. Mol. Exil. — 5. Trésors. Si. — 6. Le. Isolées. — 7. Epée. Sec. — 8. Mètres. Usé. — 9. Ara. Termes. — 10. Neuf. Seel.

## CURIEUSE Notice historique

Il est des légendes qui finissent tout de même par disparaître. Parfois, ce n'est pas dommage !

Témoin ce savoureux extrait d'un ouvrage de Léon Guérin, édité à Paris en 1812 sous le titre « Le tour du monde ou les Mille et une merveilles des voyages ».

L'auteur, sans doute aussi fantaisiste qu'illustrement inconnu, a-t-il dû réellement faire le tour du monde pour découvrir pareille merveille ?

Jugez-en :

*Le cœur de Caroline se resserra, en apercevant, dans ce triste pays, ces pauvres êtres si disgraciés de la nature, qu'on appelle les Crétins, et auxquels on doit une grande charité ; car après tout, ce sont des hommes. Leur misérable état n'est que le produit du froid glacial des montagnes, sur lesquelles ils sont nés pour la plupart.*

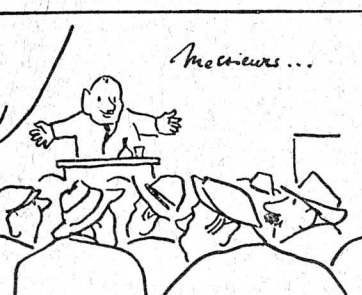
*Les Crétins, qu'on ne trouve guère que dans le Valais, sont de pauvres petits extraits d'hommes, rabougris au moral comme au physique. Ils sont boursoufflés, joufflus ; ils ont le visage plat, les yeux éteints, le nez écrasé, les lèvres décolorées, le teint livide ; leurs chairs sont molles, leur démarche est mal assurée ; ils ne vont qu'en se balançant, se soutiennent difficilement et ne changent de place que le moins possible.*

*Ces pauvres infortunés ne sont point malfaisants ; si on leur parle, ce dont ils ne s'aperçoivent que par le mouvement des lèvres, ils rient d'un rire ignorant et qui fait peine à voir. Dans les familles aisées de Sion et du Valais, ils sont recueillis et bien soignés ; hélas ! ils sont même respectés ; car on les regarde comme des prédestinés, préservés du péché, et comme les anges tutélaires du foyer...*



## LES PÉRIPÉTIES DE ZÉPHYRIN

La tournée électorale



# O, ma chère maison!

On démolit beaucoup. Et l'on reconstruit. Dans les villes surtout. On démolit parfois des quartiers pour y bâtir de ces horribles blocs que le bon sens populaire surnomme volontiers « casernes ». Car nos gens n'aiment pas le genre caserne abritant parfois des centaines d'habitants, si ce n'est davantage.

Sans doute s'y résignent-ils. Délogés de leurs vieilles demeures, où iraient-ils ? Déracinés de leur village natal et venus en ville exercer une activité, ils n'ont pas non plus l'embarras du choix.

Alors, force leur est bien de trouver un logis et de s'y installer. Ils y découvriront peut-être des commodités, un confort qui ne leur était point familier : frigo, salle de bains, dévaloir...

Est-ce que ça remplace la « maison », leur maison, simple mais agréable, où il y a de l'air et de l'espace tout plein ?

Car être convenablement logé, c'est bien davantage que ce qu'on appelle le confort — qui est luxe souvent. Ce ne sont point seulement, non plus, les cubes de béton qui comptent, tout nombreux et symétriques qu'ils soient.

La maison, celle où l'on a vu le jour, où l'on a fait ses premiers pas, où l'on a grandi, aimé et peut-être souffert, ne se jauge pas au nombre d'appartements et de pièces, à telle ou telle facilité tant vantée.

Elle n'a peut-être aucun confort ou, en tout cas, qu'un minimum. Mais elle possède ce que la « caserne » n'aura jamais, l'odeur, le goût, le charme du chez soi.

Elle n'est pas un lieu de passage, mais de permanence. Pas un logis d'emprunt et anonyme, mais une demeure toute tapissée de souvenirs, où il fait bon vivre et recevoir des amis.

O ma chère maison,  
Mon nid, mon gîte...

Et si pleine de réminiscences, renfermant tant de joies que les peines n'y trouvent presque plus de place.

Joies du foyer, les meilleures et les plus pures, parce qu'elles ont entouré notre enfance et qu'on y revient toute sa vie avec une âme d'enfant.

Bonneurs envolés, que ceux et celles qui ont quitté le nid familial cherchent à revivre à chaque visite à la vieille maison.

En entendent-ils encore les échos dans les pièces hautes ou basses où ils sont nés ? Les murs et parois ont-ils enregistré leurs premiers vagissements ? Le leur distribueront-ils encore en ondes sonores ?

Et ces corridors ou couloirs témoins de leurs divertissements, cette chambre commune où, le soir, les écoliers faisaient leurs tâches scolaires, où on lisait, chantait et priait en famille ?

Le dimanche, la table commune était garnie d'une nappe blanche. Le menu, toujours simple mais bien préparé, était amélioré ce jour-là. On y ajoutait, en tout cas, quelques friandises. Ce qui faisait dire parfois lorsqu'un repas de semaine était plus copieux : « Ça, c'est un dîner du dimanche ! »

Ce dîner retenait au logis grands et petits. La maison ne leur « tombait pas sur la tête », comme on le voit tant aujourd'hui. D'ailleurs, le nid familial ne s'appelait pas



Vieille maison du XVII<sup>e</sup> siècle au Châble (Photo Kettel, Genève)

« la boîte ». Et en parlant des parents on ne disait pas « les vieux ».

Car la maison était une sorte de sanctuaire. On y naissait et on y mourait. On y partageait les joies et les peines. On s'y aimait surtout. Et l'amour donne un sens et une raison d'être à toute chose.

• • •

Qui a bâti la maison ? Peut-être le père, ou les grands-parents, les ancêtres. Eux aussi ont mis tout leur amour dans cette construction qui devait être leur nid et celui de plusieurs générations.

Voyez-vous ces jeunes époux entrant pour la première fois chez eux ? La maison paternelle était devenue trop petite pour abriter une nouvelle nichée. Eh bien ! on en édifierait une qui rappellerait le vieux nid familial des conjoints et dans laquelle on ferait entrer des pierres travaillées ou du bois portant armoiries, tirés des anciennes demeures.

Ainsi faisaient nos ancêtres en bâtissant. Ainsi faisaient aussi les bateliers de la baie de Procida, près de Naples.

Avez-vous lu « Graziella », de Lamartine ? Et retenu la touchante scène de la barque du pêcheur, brisée en une nuit de tempête par les flots démontés ?

Devant le désastre qui le prive de son gagne-pain, le pêcheur se lamente et murmure contre le « Santo » qu'il avait établi gardien de son bateau. Mais voici qu'il le retrouve parmi les épaves apportées par les vagues. Il s'émeut de cette découverte et promet de replacer l'effigie sacrée à la proue d'un nouvel esquif.

La vieille maison n'a pas besoin de sombrer pour passer son offrande à la nouvelle. Elle reste vivante et sait fleurir et se perpétuer en une autre demeure.

• • •

Le temps des habitations particulières est-il révolu ? Un jour viendra-t-il où tout le monde devra vivre en colonie dans des cubes de béton ou de briques ?

Quelqu'un disait que de même que les petits et moyens commerces sont appelés à disparaître pour faire place aux grandes entreprises, de même dans X années il n'y aura plus ou presque plus de maisons privées. Les « blocs » auront tout absorbé !



## Les heureux propriétaires

Jusqu'ici, dans ce canton aux maigres ressources, il fallait avoir une chance exceptionnelle pour s'enrichir.

Les grosses fortunes du pays, qui font d'ailleurs figure de parents pauvres à côté de celles qui s'édifient ailleurs, ont été généralement acquises dans les milieux de la banque, du commerce et de l'artisanat. Quelques rares Valaisans ont réussi dans l'industrie, cette forme d'activité nous ayant été enseignée par des éléments étrangers.

Quoi qu'il en soit, nous étions fort peu habitués, chez nous, au gain facile obtenu par les coups de bourse et les spéculations.

Les Valaisans, facilement maquignons, travaillaient sur une échelle réduite. C'est en bûchant d'arrachepied que les « beati possidentes », ainsi qu'on les appelle, ont pu ci et là sortir du lot commun qui est celui de la médiocrité ou de la modeste aisance.

Les temps ont changé et une nouvelle race est apparue qui aujourd'hui triomphe : celle des propriétaires de terrains à bâtir.

En cette époque de fols investissements où l'argent regorge au point où ceux qui le détiennent cherchent à le placer à tout prix, il n'est plus besoin d'être grand capitaine, dans l'industrie ou le commerce, pour voir du jour au lendemain son magot s'arrondir.

Que le hasard ou le flair vous aient élu propriétaire d'une parcelle bien placée et vous voici enrichi d'une belle pelote sans grand effort.

Les centres urbains et même certains bourgs en voie de développement fourmillent d'exemples qui illustrent ce nouvel aspect de notre vie économique.

La spéculation sévit là où longtemps elle fut regardée comme une activité honteuse, tout au moins à l'échelle d'aujourd'hui. Ce qui était un privilège des grandes villes a déteint sur nos agglomérations valaisannes dont certaines sont devenues des chantiers permanents.

La capitale donne le ton et les marchés les plus impensables s'y concluent. La chasse aux terrains à construire et aux vieilles bâtisses à démolir est devenue un sport auquel une nouvelle catégorie peu connue il y a une dizaine d'années — celle des courtiers en immeubles — donne une impulsion toute particulière.

D'un mois à l'autre, le propriétaire trop pressé qui a cédé une parcelle fait figure de néophyte, car déjà le fonds voisin s'est négocié à des conditions beaucoup plus avantageuses.

Pour rattraper ces prix surfacts et utiliser au maximum les terrains acquis, on donne de plus en plus aux bâtiments construits l'aspect de caravansérails locatifs en ajoutant des éta-

ges, en diminuant les surfaces disponibles à telle enseigne que les immeubles modernes ressemblent toujours davantage à de géantes cages à lapins dites « tout confort ».

Cela s'appelle le progrès, d'autant plus marqué qu'il faut, pour avoir l'honneur d'occuper ces locaux exigus, consacrer une partie sans cesse plus considérable de son revenu.

Inutile d'ajouter que les prix surfacts pratiqués dans les rues très passantes se répercutent sur ceux exigés dans les quartiers destinés aux villas familiales.

Construire son home devient un luxe coûteux auquel il faut renoncer très souvent, ce dont bénéficient les loueurs modernes, à la chasse aux rendements locatifs.

Cet aspect du Valais moderne n'est pas le moins curieux. Il reste à savoir si, sous cette forme, il respire véritablement la santé.

C'est l'avenir qui nous le dira.

Espérons qu'il n'en sera rien et qu'on évitera à ceux qui nous suivront cette affreuse uniformité génératrice d'ennui et de nivellement moral et social.

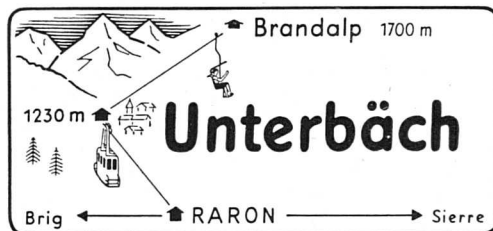
Un montagnard, qui avait porté ses pénates dans une ville romande d'une certaine importance et qui avait dû occuper un appartement dans une sorte de gratte-ciel, était venu, l'été dernier, passer quelques jours de congé au pays natal.

Comme un ami l'interrogeait sur sa résidence, notre montagnard fit à peu près cette réponse :

— Nous sommes logés au septième ciel. Magnifique vue sur les toits et les cheminées. Pas de jardin, ni de grenier (galetas) — nous y sommes déjà ! — pas de cave. La cave, vois-tu, c'est ce que je regrette le plus... Ici j'en avais une, toute modeste, bien sûr, mais assez grande, tout de même pour contenir le produit de ma petite vigne et accueillir des amis comme toi. Là-bas, quelle misère ! Pas question de guillon, bien entendu. Je reçois mon vin en bouteilles que j'entasse au fond d'une armoire et il devient proprement, suivant la saison, une pauvre piquette.

— Oh ! oui, la vieille maison villageoise avait tout ce qui te manque. Mais pas beaucoup d'argent, bien sûr. Alors tu as tout quitté pour en avoir en suffisance. En es-tu plus heureux ?

Alfred Delavy.



Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion depuis plus de cent ans



# BANQUE POPULAIRE VALAISANNE

SION - AGENCES A SAXON ET MONTHEY

**Capital et réserves: Fr. 2,600,000. -**

Reçoit des dépôts en  
comptes courants,  
sur carnets d'épargne et sur  
obligations  
aux meilleures conditions

Change et toutes  
autres opérations de banque

Location de cassettes  
dans la chambre forte

Aménagée dans nos spacieux  
locaux au sous-sol, notre

## EXPOSITION DE JOUETS *est ouverte*



Succ. de Ducrey Frères

La plus grande exposition de jouets du canton

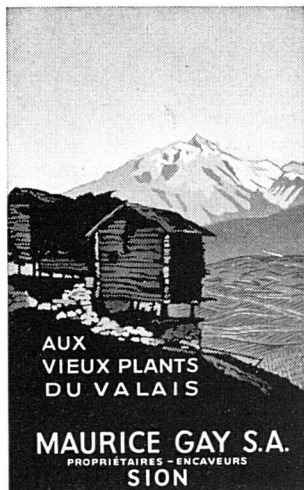


**Le savoureux cigare valaisan...**



# LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



Médaille d'Or  
Lucerne 1954

## GRANDS VINS DE SION

Fendant „La Guérite“  
Johannisberg „Tourbillon“  
Ermitage  
Dôle „Les Mazots“  
et

*toute la gamme des vins fins  
du Valais*

en bouteilles et demi-bouteilles



*Buvez bien... Buvez bon...*



Demandez nos

**Riverettes  
Trémazières  
Ravanay**

ainsi que nos  
grands rouges

**Dôle  
Pinot noir**

et nos  
spécialités

**Johannisberg  
Amigne  
Arvine  
Ermitage  
Malvoisie  
Humagne**



# Bruchez s.4.

MARTIGNY **ELECTRICIEN  
SPÉCIALISÉ**

**LA MAISON DE CONFIANCE**

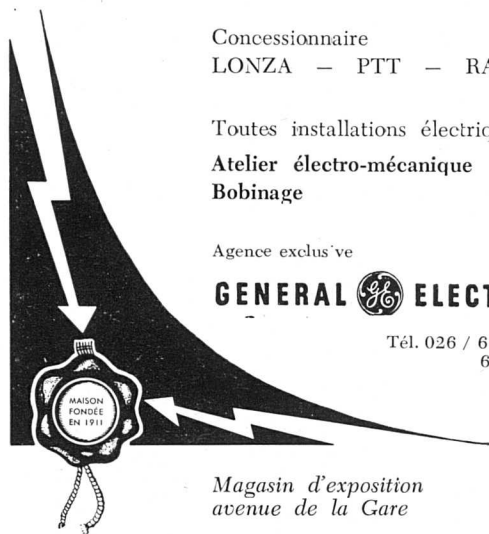
Concessionnaire  
LONZA — PTT — RADIO

Toutes installations électriques  
Atelier électro-mécanique  
Bobinage

Agence exclus'ive

**GENERAL  ELECTRIC**

Tél. 026 / 6 11 71  
6 17 72



Magasin d'exposition  
avenue de la Gare

## BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

Téléphone 026 / 6 12 75  
Chèques postaux ll c 1000



Crédits commerciaux  
Crédits de construction  
Prêts hypothécaires et sous toutes  
autres formes  
Dépôts à vue ou à terme en  
compte courant  
Carnets d'épargne  
Obligations à 3 et 5 ans  
Gérance de titres

**Capital et réserves: Fr. 2 000 000,-**

# POUR TOUS VOS ACHATS



MONTHEY ★ MARTIGNY ★ SAXON ★ SION ★ SIERRE ★ VIÈGE

DEPUIS PLUS DE 20 ANS AU SERVICE DE LA CLIENTÈLE VALAISANNE

\* Service à domicile gratuit par camion dans tout le canton \*

Les Usines Ford vous présentent  
la gamme de leurs voitures



TAUNUS	6 CV.
TAUNUS	8 CV.
CONSUL	8 CV.
VEDETTE	11 CV.
ZEPHYR	12 CV.
CUSTOMLINE	18-20 CV.
MERCURY	21 CV.
LINCOLN	25 CV.

Demandez une démonstration

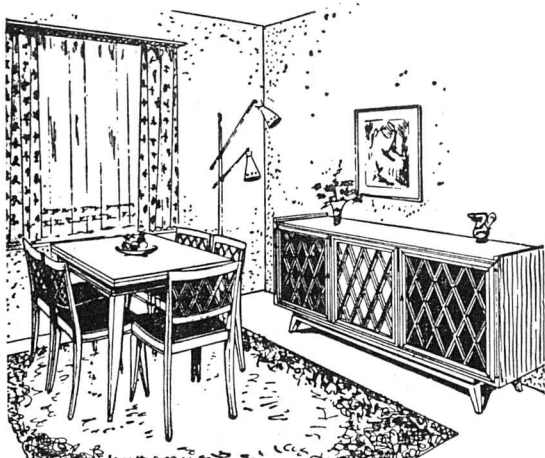
DISTRIBUTEUR POUR LE VALAIS:

**GARAGE VALAISAN \* SION**

Kaspar Frères

Téléphone 027 / 212 71

Des meubles de goût qui agrémenteront  
*votre intérieur*



**Reichenbach & C<sup>ie</sup> S.A.**

Fabrique de meubles

**Sion**

Magasins à l'avenue de la Gare

Notre vie moderne exige de l'homme qu'il soit  
vêtu sobrement

**MAIS SURTOUT PROPREMENT !**

Et cela n'est pas très difficile

Notre procédé de

***lavage chimique***

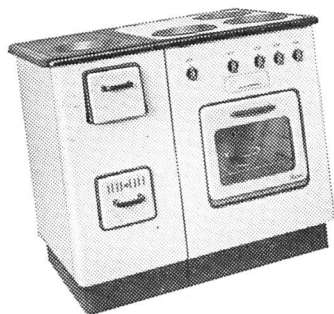
vous vient heureusement en aide

*Petite dépense !  
Grande économie !*



SIERRE SION MARTIGNY MONTHEY





**Guisinières** électriques et combinées  
pour hôtels, restaurants et particuliers

Installation complète d'ensembles  
de cuisine, avec frigo et armoire

En vente chez

**Fefferlé & Cie** SION T.21021



LA MARQUE DE CHEZ NOUS

*Madame,*

*votre cuisine sera plus appréciée  
avec les produits alimentaires de  
valeur*

**« VALRHÔNE »**

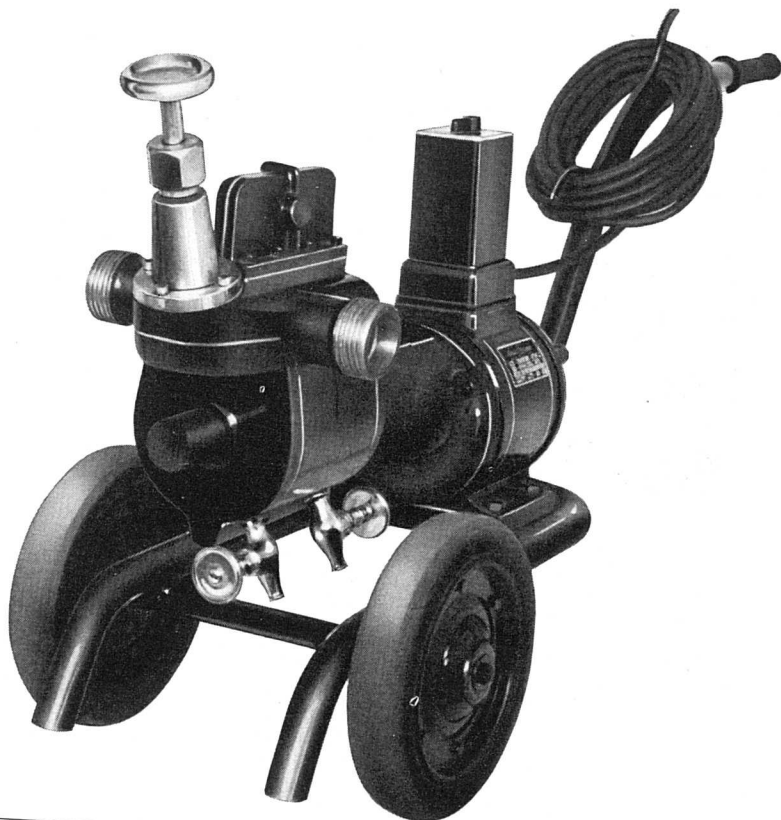
*et vous bénéficierez de nos bons-  
primes aussi.*

DESLARZES & VERNAY S.A. SION

**E. Friederich & Fils**  
**Morges**

Agence pour le Valais :  
**ALFRED KRAMER, SION**

Tous les articles de cave  
robinetterie  
pompes  
tuyaux





# MARTIGNY

## centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !

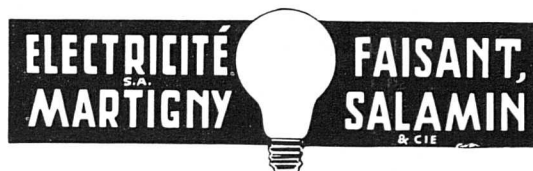


**Fromagerie valaisanne**

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits  
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET \* Téléphone 026 / 6 16 48



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

*Chaussures* **Modernes**  
MARTIGNY

Pour le chic et l'élégance

toujours chez *Marie France*  
MARTIGNY Place Centrale

**BANQUE DE MARTIGNY**

CLOSUIT & Cie S.A.

Fondée en 1871

*Toutes opérations de banque*

Transmissions de *fleurs*  
partout par FLEUROP

*La maison qui sait fleurir...*

**JEAN LEEMANN**, fleuriste  
Martigny téléphone 6 13 17  
Sion téléphone 2 11 85  
Saint-Maurice



Deux commerces, une qualité !

**CHAUSSURES**  
**Bagutti Sport**  
MARTIGNY

**CONFECTION**  
**D.-M.**  
**Giroud**  
MARTIGNY

Le spécialiste de la montre de qualité !

**Moret**  
*Horlogerie - Bijouterie*  
MARTIGNY

Toutes les  
grandes  
marques

**Oméga, Longines, Zenith, Tissot, etc.**

*Une réputation à soutenir !*

Cartes postales

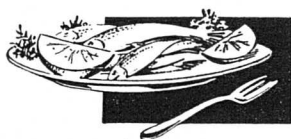
**ÉDITION DARBELLAY**  
MARTIGNY

Alimentation générale  
**POPPI-FAVRE** MARTIGNY

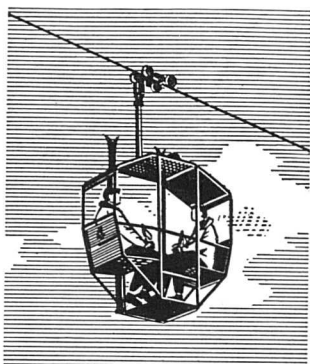
Téléphone 026 / 6 13 07

Comestibles Primeurs

PRIX SPÉCIAUX POUR HOTELS ET RESTAURANTS



**"UNE RÉVÉLATION"**  
**COGNAC AUX OEUF**  
MORAND MARTIGNY



# *Giovanola Frères*

S. A.

Constructions métalliques et mécaniques

**MONTHEY**

PONTS - CHARPENTES - CHAUDRONNERIE EN TOUS GENRES  
MÉCANIQUE - APPAREILS POUR L'INDUSTRIE CHIMIQUE - FUTS  
EN MÉTAL LÉGER POUR TRANSPORT TOUS LIQUIDES - TÉLÉSIÈGES  
CONDUITES FORCÉES

## *Banque Cantonale du Valais*

SIÈGE A SION

AGENCES ET REPRÉSENTANTS A BRIGUE - VIÈGE  
SIERRE - MARTIGNY - ST-MAURICE - MONTHEY  
ZERMATT - SAAS-FEE - MONTANA - CRANS  
ÉVOLÈNE - SALVAN - CHAMPÉRY

Païement de chèques touristiques

Change de monnaies étrangères

Correspondants à l'étranger

Location de chambres fortes

CE QU'EN PENSENT LES CONNAISSEURS

\*\*\*

*La vie est  
belle  
vive la vie!*



Bien sûr, tous les jours ne sont pas également roses. Mais les plus noirs donnent du prix aux autres. Et quand rien ne va plus, il fait bon sentir la sécurité de la maison, la chaude affection des amis. Avec eux, tout redevient possible et si, dans les verres,

le Fendant verse son or brillant, l'enthousiasme même renaît. — Fait pour les jeunes, le Fendant a les qualités de la jeunesse: il est fougueux comme elle, chaleureux, direct et franc. Un vin d'or, qui convient à son tempérament.

*Fendant*

le plus ensoleillé des vins suisses

UN VIN DU VALAIS, POUR LES CONNAISSEURS DE VINS